

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 26.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 27 JUIN 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conformeront pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

La Saint-Jean-Baptiste, par L.-O. David.—Lettres de l'Exposition, par A. Achinto.—Conseils utiles.—De la langue française en Canada, par L. Gougeon.—Connais-toi toi-même, par Edouard Huot.—Concours musical.—Choses et autres.—Répression des troubles à Québec.—Un mariage romanesque, par Elie Frébaud.—Le crime des femmes, par Raoul de Navory (suite).—Faits divers.—Gazette des tribunaux : Une mère qui enfonce des aiguilles dans le corps de son enfant, etc.—Revue de la semaine.—La mouche à patates.—Nos gravures : Collision ; Bataille d'écoliers ; Enfants et fleurs ; Léon XIII.—Parlement local.—L'assassin de l'empereur Guillaume.—Variétés.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Portrait de S.S. Léon XIII ; Une bataille d'écoliers ; Enfants et fleurs ; Collision entre deux cuirassés allemands dans la Manche ; Le premier attentat contre la vie de l'empereur d'Allemagne par Hoedel ; L'Église de Sainte-Marie-des-Anges, à Assise.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La Saint-Jean-Baptiste a été célébrée à Montréal avec un éclat qui a rappelé la grande démonstration de 1874.

C'est beau, mais ce n'est pas suffisant pour donner du travail et du pain à ceux qui en ont besoin.

Nous allons voir si cette belle démonstration aura des résultats plus pratiques ; car autrement, nous n'hésitons pas à dire que l'argent dépensé aurait été bien mieux employé, d'une manière beaucoup plus nationale, à secourir ceux qui sont dans le besoin.

Il n'y a qu'un moyen, à l'heure qu'il est, de sauver la province de Québec et d'échapper aux dangers dont la misère publique nous menace : c'est de donner des terres à ceux qui veulent travailler, avec les moyens nécessaires pour faire les premiers défrichements.

Nous croyons qu'on devrait convoquer une réunion de la société Saint-Jean-Baptiste pour prendre en considération cette importante question.

Si le zèle et le patriotisme peuvent tant faire pour une simple démonstration d'un moment, que ne feront-ils pour une œuvre de salut national !

L.-O. DAVID.

LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 5 juin 1878.

Business before pleasure. C'est en vertu de cet adage, commun à la sagesse des deux mondes, que nous allons parler d'affaires.

Au milieu des splendeurs et des nouveautés qu'offre l'Exposition ; en présence du spectacle quotidien de ses merveilles, celui qui se préoccupe du but et des résultats que poursuivent les nations exposantes, ceux-là ne peuvent taire certains faits instructifs ; ils doivent, au contraire, les consigner avec attention, et s'efforcer, pour le bien commun et l'intérêt national, d'en tirer parti.

Pourquoi ces réflexions ? me direz-vous. Le voici :

L'Exposition n'est pas seulement un spectacle pour les yeux ; elle est, avant tout, un enseignement international, réalisé par les objets industriels et artistiques que chaque peuple y a apportés, conséquemment, un sûr moyen d'apprécier les forces vives de chacun, et les avantages que, au point de vue de son commerce, de son industrie, des produits de son sol, chaque nation peut en tirer. C'est en cela que les expositions sont bonnes, utiles et fécondes.

Eh ! bien, le Canada, sans le chercher, par la seule force des choses, a déjà obtenu un des meilleurs fruits de sa participation à ce congrès du travail. Les commissaires viennent du reconnaître l'impossibilité d'exporter en France la plupart des produits des manufactures et des industriels canadiens. Pourquoi ? A cause de l'élevation des tarifs de douane.

Bon nombre de visiteurs, en parcourant les galeries du Champ-de-Mars, se sont arrêtés devant les vitrines de l'exposition canadienne, et ont regardé complaisamment les divers objets exposés. Quelques-uns d'entre eux, séduits par les qualités de certains ouvrages de l'industrie locale, ont voulu s'en rendre acquéreurs, et même faire des commandes. La sellerie, la carrosserie, les tissus en étoffes, ont surtout excité leur envie. Malheureusement, lorsque les prix ont été donnés, les exclamations se sont produites. Ah ! c'est beaucoup trop cher ! Impossible, avec la meilleure volonté du monde, d'acheter à ce taux ! Or, le principal obstacle à ces échanges, c'est le taux du tarif actuel des douanes ; c'est là la cause efficiente qui s'oppose à des transactions, lesquelles seraient faciles et avantageuses sans ce maudit tarif tout à fait prohibitif.

Vous êtes colonie, hélas ! et, de ce chef, traités comme un enfant minsur ; car votre tutrice légale, l'Angleterre, jouit, elle, pour ses produits, d'immunités qu'elle n'a point spécifiées dans ses traités particuliers. Le tarif général s'applique invariablement à tous les produits de même nature, de quelque part qu'ils proviennent. Telle est la règle. Mais, à côté de ces droits, chaque nation peut, à l'aide d'un traité particulier, s'entendre avec tel ou tel pays, de façon à déterminer dans des clauses spéciales la ou les classes d'articles sur lesquels s'opérera un dégrèvement proportionnel et réciproque. Cette nouvelle forme de droits constitue ce que l'on appelle un tarif conventionnel. Or, l'Angleterre a, presque avec toutes les nations continentales, un traité de ce dernier genre. C'est vous dire de quels avantages jouissent ses industriels.

Où, mais ses colonies, qui ne peuvent contracter elles-mêmes avec aucune puissance, demeurent exclues de ces avantages précieux. Or, puisqu'il en est ainsi, pourquoi le Canada, par des résolutions de son Parlement, résolutions prises après sérieux examen et débats contradictoires, où tous les intérêts seraient entendus, ne demanderait-il point à la métropole, non pas le droit de traiter lui-même, ce qui serait faire acte de souveraineté, mais le privilège de la jouissance des droits consentis à elle-même ?

En stipulant avec certaines puissances pour le Canada, l'Angleterre ne nuirait point à ses intérêts propres, et, s'il devait en résulter quelque dommage pour telle ou telle classe de ses fabricants, ils seraient plus que compensés par la richesse, la prospérité d'une colonie dont le commerce grandirait en proportion.

Ce désir nous paraît juste ; et, au moment où la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, les États-Unis, s'occupent du renouvellement de leurs traités de commerce, que des comités se forment en France, aux États-Unis, dans le but de faire adopter les principes radicaux du libre-échange, le moment nous semble opportun pour que le Canada s'efforce d'obtenir de la métropole des conditions indispensables à l'avenir de son industrie et de son commerce.

Penser qu'un navire construit en Angleterre ne paie qu'un droit d'entrée de deux francs par tonne dans un port français, et qu'un navire sortant d'un chantier canadien doit payer quarante francs par tonne !

Cela dit tout, n'est-ce pas ? Mais assez pour aujourd'hui sur ces importants sujets ; nous y reviendrons lorsque nous décrirons l'exposition canadienne, fort goûtée ici, et dont les échantillons géologiques, les minéraux, les cartes du Ministère des Travaux Publics, les modèles d'écluses de canaux, le matériel des écoles et les méthodes d'enseignement, attirent beaucoup l'attention.

Parmi les annexes qui meublent la vaste enceinte garnie de massifs, d'arbustes et de fleurs qui s'étend entre les deux Palais du Trocadéro et du Champ-de-Mars, le pavillon où le Ministère des Travaux Publics de France expose sa collection, est certainement un des plus remarquables, au double point de vue de la science, de la décoration architecturale et de l'intelligente disposition des œuvres.

Ce pavillon, à carcasse de fer, dont les vides sont occupés par de légers murs de briques, mesure 159 pieds de long sur 15 de large. On y accède du chemin par un escalier de quelques marches. Sa façade sourit coquettement sous les plaques de faïence colorées qui la décorent, et ses deux jolis banes, en pierre blanche, sculptés et découpés à jour, produisent avec le campanile surmonté d'un phare, un charmant effet.

Ajoutons que beaucoup de Canadiens se rappelleront avoir vu ce pavillon à l'Exposition de Philadelphie, où le gouvernement français l'avait fait élever à ses frais. Chacune des pièces de cette construction, numérotées, étiquetées, n'a eu ici qu'à reprendre son ordre et son rang pour figurer aussi élégamment que dans le Fairmount Park.

Dans les deux salles situées à droite et à gauche du vestibule d'entrée, l'on a sous les yeux tous les matériaux : sables, pierres,

terres, marbres, qui, produits exclusifs du sol français, servent à la construction.

Il y a là sept cents échantillons taillés en courbes d'un quart de pied de diamètre, munis chacun d'une étiquette sur laquelle se lisent le lieu de provenance, la nature du produit, ainsi que ses diverses qualités industrielles, ses degrés de résistance à l'écrasement et à l'arrachement. On trouve, en outre, renfermés dans des bocaux en verre, tous les échantillons, méthodiquement classés, de chaux, de plâtre, de ciments en usage, ainsi que la brique, l'ardoise, la toile et les poteries employées dans le bâtiment.

La partie supérieure de ces deux salles est couverte de plaques de marbre appartenant à toutes les carrières de la France. Sous le rapport de la variété de ces carbonates de chaux, nous n'avons rien à envier aux autres pays. Combien, hélas ! de ces produits qui se vendent à l'étranger sous les noms de marbre de Belgique et de Portugal !

La salle centrale renferme, sur une échelle réduite, tout un musée de modèles en pierre, en bois ou en fer, des grands travaux publics exécutés par les ingénieurs de l'État : ponts en maçonnerie, en fer, viaducs, phares, écluses, jetées, cales sèches, bassins de radoub, bateaux et outils de dragage, travaux de dessèchement, etc., etc.

En quelques minutes, sans fatigue et sans recherche, le visiteur, tant les indications sont convenablement placées et rédigées, se rend compte de la puissance, des ressources et de la fécondité de la science du génie civil. Un seul défaut, mais inévitable, car il tient aux nécessités de l'exposition, c'est la réduction mignonne des modèles. On dirait des jouets d'enfant. L'élégance de leurs formes, de leur aspect, dissimule trop la hardiesse de l'œuvre et les difficultés vaincues. Mais un peu d'imagination suffit pour restituer à ces copies minuscules la physionomie et la dimension grandioses de l'original.

Au nombre des travaux qui joignent au mérite de l'entreprise, les avantages des résultats pécuniaires, se classe en première ligne le dessèchement des landes de Gascogne, dans les départements de la Gironde et des Landes.

Sachez qu'il y a vingt ans que ces travaux ont été commencés. Il s'agissait d'assécher une plaine de huit mille milles carrés. On a construit deux mille milles de canaux qui ont donné aux eaux un écoulement régulier et normal. Quel en a été le résultat ? La voici :

On a transformé deux cent mille arpents de landes en forêts qui valent aujourd'hui 80 millions ; de plus, trois cent cinquante mille arpents de terres, appartenant à des particuliers, et qui sont ensemençées, donnent 125 millions de bois.

Ni l'État, ni les départements n'ont contribué à ces travaux ; ce sont cent soixante-deux communes ou paroisses qui les ont exécutés à leurs frais. Au lieu de s'endetter, elles se sont enrichies, car elles ont eu le moyen de payer 7 millions et demi de travaux publics (écoles, mairies, églises, etc.) et 4 millions et demi en rentes sur l'État. Combien cela a-t-il coûté ? Un million ! C'est à traiter cela de fable.

Comprenez-vous maintenant le nettoyage des écuries d'Augias ? et comment il est possible d'assainir les marais Pontins ?

L'on voit aussi le modèle du phare d'Armen, en Bretagne, construit sur la côte la

plus redoutée de France. Les ouvriers travaillent là cinq, six heures au plus par jour, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, cramponnés aux rochers, et couverts par les lames déferlant du large. En une année, on arrivait à faire vingt mètres de maçonnerie. C'est vous dire les difficultés. Elles ont été vaincues, et aujourd'hui, le phare dresse sa tour à 150 pieds au-dessus de l'océan.

On aperçoit aussi l'intérieur d'un de ces phares, avec le mobilier de l'installation des gardiens. Puis l'admirable carte géographique de la France ; une autre carte représentant les services des voies de navigation : les chemins de fer tracés en blanc, les canaux et les rivières en bleu, les routes nationales en vert, toutes figurées par des traits de largeur proportionnelle à l'importance des transports effectués sur chaque voie.

Un pont viaduc, celui de l'Érdre, sur le chemin de fer de Nantes à Sablé, possède une arche métallique de 285 pieds d'ouverture. Cela doit vous rassurer pour la construction du pont Albert. Si votre arche centrale exige, pour les besoins de la navigation, une ouverture de 300 pieds, la science actuelle vous en fournit les moyens. Les ports maritimes sont aussi représentés par des lignes dont la largeur indique le tonnage de chacun de ces ports.

L'exposition de l'École des Mines et celle de l'École des Ponts-et-Chaussées, représentent aussi, en diverses cartes, la France au point de vue de la quantité de phosphate de chaux, de minerai de fer et de houille qu'on y rencontre. C'est en deux mots le catalogue pratique et raisonné de toutes nos richesses métalliques.

En admirant ces travaux, je pensais au Canada, me disant que, quelque jour, il étonnera le monde lorsqu'il exposera le tiers des richesses de son sol.

A d'autres événements maintenant.

L'Académie française a eu aussi ses grands jours, et la réception de M. Sardou, auteur dramatique, arrivé fort jeune sur les sommets olympiques, avait attiré dans l'enceinte l'élite du beau monde et des savants en us de toute sorte. Parmi les assistants, on remarquait l'ex-reine d'Espagne, Isabelle, et le Père Didon, de l'ordre des Dominicains, le prédicateur du dernier carême à Notre-Dame.

M. Sardou a fait l'éloge de son prédécesseur, M. J. Autran, l'auteur du poème de la *Vie Rurale*, des *Poèmes de la Mer* et de la *Fille d'Eschyle*, pièce dans le genre antique, représentée au milieu des convulsions politiques de 1848, ce qui ne l'empêcha pas, malgré les barricades qui obstruaient encore les approches de l'Odéon, d'obtenir un immense et retentissant succès. Cette fille, au lieu de ruiner l'auteur de ses jours, en fit la fortune. M. Autran, qui était Marseillais, avait un oncle qui s'était toujours opposé à sa vocation littéraire. Lorsqu'il sut que son neveu avait composé une tragédie : "Une tragédie ! je savais bien que tu finirais mal," s'écria-t-il. Mais, en apprenant le succès de son neveu, son orgueil flatté fondit aux rayons de cette jeune gloire, et, au lendemain de la première représentation, il portait sur son testament l'incorrigible poète qui, l'année suivante, hérita de son immense fortune. M. Autran put alors se livrer à ses goûts, et commencer sa carrière par une œuvre magistrale : *Les poèmes de la Mer*.

C'était un homme d'un vrai talent dans lequel le goût et la forme classiques se combinaient heureusement avec les aspirations de l'âge présent.

M. Charles Blanc, professeur d'Esthétique à l'École des Beaux-Arts, a répondu au récipiendaire en faisant l'éloge de son théâtre, insistant sur la portée morale que tout auteur dramatique doit se proposer.

Le fauteuil de M. Victorien Sardou est le huitième. Voici la liste des immortels qui, jusqu'à ce jour, ont occupé ce siège : Faret, 1634, secrétaire du comte d'Harcourt, aussi de Vaugelas le grammairien et poète assez médiocre, connu par ses vers de Boileau :

Ainsi, tel autrefois qu'on vit, avec Faret,
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, etc.

P. du Ryer, 1646, historiographe de

France, et secrétaire de César, duc de Vendôme ; le cardinal d'Estrées, 1658, qui chercha à pacifier l'Église ; le maréchal d'Estrées, 1715, de la même famille que la précédente, et qui se distingua à Fontenoy ; La Trémouille, 1738 ; le cardinal de Rohan-Soubise, en 1741 ; l'archevêque Montanet, en 1757 ; Boufflers, en 1788 ; Baour-Lormian, en 1815 ; Ponsard, 1855 ; Autran, en 1868 ; tous assez connus pour me dispenser d'une mention biographique.

Le 13 de ce mois, une double élection aura lieu à l'Académie pour le remplacement de MM. Thiers et Claude Bernard. M. Wallon, sénateur, ancien ministre de l'Instruction publique, et auteur du fameux amendement qui fit voter la République, se présente aux deux fauteuils vacants. C'est bien le moins qu'il puisse faire. MM. Henri Martin, l'historien, Regnaud (de l'Académie de Lyon), Taine, se présentent en remplacement de M. Thiers ; M. Renan, en remplacement de M. Claude Bernard.

Tandis que l'Académie s'appête à faire de nouveaux immortels, annonçons du moins la mort d'un de ces élus de ce monde, celle de M. Boré, supérieur-général des Lazaristes, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1842. Et, puisque nous sommes à l'Institut de France, dont l'Académie française constitue la première classe, que je vous rapporte une communication faite par M. Miller à l'Académie des Inscriptions, communication qui intéressera plus d'un de vos lecteurs.

Il s'agit d'un manuscrit du treizième siècle, relatif aux translations à Paris des reliques de la Passion. Un évêque de Reims, Gauthier Cornut, avait déjà mentionné le transport en France, et le dépôt fait de la couronne d'épines à la Sainte-Chapelle, en 1239, mais on ignorait comment les autres translations s'étaient opérées en l'année 1239. Le manuscrit (*libellus*) communiqué donne les détails sur ces trois translations.

La première nous apprend que ce sont deux Frères Prêcheurs qui rapportèrent la couronne d'épines de Constantinople, couronne que saint Louis avait achetée très-cher. La seconde relation concerne la sainte croix que le chevalier Guy dégacha des mains des Templiers de Syrie, chez lesquels elle avait été engagée pour une somme considérable. Le troisième récit a trait à l'envoi en Palestine par saint Louis de deux Frères Mineurs, qui rapportèrent du sang, des vêtements de Jésus-Christ, une chaîne provenant de la Passion, un morceau de la pierre du saint sépulchre, la tête de saint Jean-Baptiste, le fer de la lance qui perça le flanc du Sauveur, le roseau, l'éponge, le saint suaire, la verge de Moïse et un fragment du manteau de la sainte Vierge.

Ces reliques auraient coûté des sommes considérables au fils de la reine Blanche.

Enfin, pour en finir avec l'Académie, disons que la docte société vient de publier la septième édition de son dictionnaire. Sept éditions en 243 ans, ce n'est pas, comme on voit, un travail bâclé hâtivement. La composition de la première édition, commencée en 1635 par Vaugelas, parut en 1696. Le travail prit donc cinquante-neuf ans. La deuxième édition se publia en 1718 ; la troisième, en 1740 ; la quatrième, en 1760 ; la cinquième, en 1798 ; la sixième, en 1825, avec une préface de M. Villemain, laquelle disait :

Une langue est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple. On peut dire que, si la langue latine, imposée par l'invasion et la force, a été l'idiome de la religion qui succédait à l'ancien monde, la langue française, propagée par la politique et les lettres, est et doit demeurer l'idiome principal de la civilisation, qui réunit le monde moderne.

Je vous rapporte ces faits et ces paroles parce qu'étant vous-mêmes un des plus vivaces rameaux de la race française, vous êtes intéressés à tout ce qui concerne les progrès de cette langue qui, par un phénomène historique des plus curieux, se parle encore nette et pure sur les bords du Saint-Laurent, comme jadis dans les jardins de Versailles.

Cette septième édition a ajouté à celle de 1825 vingt-deux mille mots nouveaux

et vingt-huit mille lignes nouvelles. Elle a, en outre, supprimé pour cause de vieillissement, trois cents mots et bon nombre de locutions. A vous, maintenant, de vous mettre au courant de ces changements. Si un homme averti en vaut deux, un peuple prévenu doit en valoir dix.

A propos d'académiciens, une chose m'avait jusqu'ici beaucoup intrigué : le port de l'épée par les immortels. Pourquoi une épée à des gens aussi pacifiques ? me demandais-je. La réponse à cette question, je la trouve dans la préface de l'édition de 1878 : "C'est donc un travail de neuf ans que l'Académie présente au public, un travail qui a fixé toute son attention pendant cet espace de temps, et occupé de longues séances au milieu même des cruelles émotions de la guerre de 1870 et du siège de Paris."

Si le courage militaire a des héros, le courage civique a aussi les siens. Vous figurez-vous, au milieu des horreurs du siège, tandis que les obus et les boulets pleuvent, effondrant les toits, abattant les murs, ces paisibles savants, argumentant dans une des hautes salles de l'Institut, sur la définition du mot guerre ou l'adoption de l'adjectif "humanitaire"—qualificatif nouveau—la main appuyée sur la garde de leur épée ? Quel élève de nos lycées, consultant le dictionnaire, se doutera jamais des conditions exceptionnelles de ce douloureux enfantement ?

Mais trêve, hélas ! de badinage, et passons du plaisant au sévère.

Sur le point d'achever cette lettre, voilà qu'il nous arrive de Berlin la nouvelle d'une seconde tentative d'assassinat sur l'empereur Guillaume. C'est la deuxième en moins d'un mois. Que signifient ces criminelles tentatives ? Quels en peuvent être les mobiles ? Hoedel comme Nobel, sont évidemment deux fanatiques ou plutôt deux fous qui, dans un de ces accès où l'homme conserve les apparences de la raison momentanément perdue, se livrent à des actes inconscients, ou obéissent à des mouvements purement instinctifs.

Sous quelque forme qu'il se produise, et quelque individu qu'il vise, l'assassinat restera toujours un abominable forfait. Cependant, si rien n'excuse un pareil crime, les passions politiques expliquent parfois les motifs qui ont pu inspirer à certaines époques et contre certains hommes dont le pouvoir absolu était un obstacle aux desseins d'une faction ou d'un parti, expliquent, disons-nous, ces attentats. Mais ici, rien de pareil. L'empereur d'Allemagne est un souverain constitutionnel dont la mort n'amènera aucun changement dans le régime politique ; un octogénaire aimé, respecté pour ses vertus privées, et qui a eu l'insigne fortune de constituer l'unité de l'Allemagne.

Comment donc expliquer, autrement que par la folie de leurs auteurs, ces deux attentats ?

Les embarras financiers, la crise industrielle et commerciale qui régnent en Prusse et engendrent la misère dans les grandes villes de l'Empire, ne peuvent en quoi que ce soit être attribuées à l'empereur. Des motifs de vengeance personnelle n'ayant point fait agir les assassins, on se perd en conjectures.

Pour l'honneur de l'humanité, il faut espérer que l'enquête et le procès établiront la folie de ces malheureux.

Fait bizarre, la première tentative contre Sa Majesté prussienne, à trois jours de distance, coïncide avec l'assassinat de Henri IV par Ravallac. Le 14 mai dernier, il y a eu deux cent soixante-huit ans que le bon Béarnais tombait dans la rue de la Ferronnerie. C'était la dix-septième fois qu'on essayait de le faire périr.

A propos de la France et de l'Allemagne, et pour en finir comme nous avons commencé, par une considération économique, permettez-moi d'emprunter à un journal allemand les raisons qu'il donne, avec chiffres à l'appui, cherchant à démontrer pourquoi la France est plus riche que l'Allemagne.

Ce sera à la fois instructif et consolant. D'abord, l'organe des bords du Rhin assure, avec assez de légèreté, que les richesses de notre sol ne signifient rien

absolument, sans notre activité industrielle. Ce témoignage en faveur de nos manufactures n'est point à dédaigner. Pour prouver son dire, le journal expose que, chaque année, la France tire de l'étranger des matières brutes pour une somme de deux milliards quatre cents millions, tandis qu'elle n'en vend que la moitié ; soit, un milliard deux cents millions.

L'émigration, continue-t-elle, qui donnait, il y a cinq ans, 800,000 individus nés à l'étranger, a porté ce chiffre aujourd'hui à 1 million. Elle attribue une valeur de 4 milliards à l'Instruction nécessaire qu'aurait coûtée celle de ces hommes, valeur et forces productives dont la France bénéficie.

La feuille avoue que, chaque année, depuis un demi-siècle, l'immigration a fait gagner des millions à la France, soit 10 milliards, tandis que l'Allemagne, dans la même période, aurait perdu 25 milliards pour la cause opposée. La moyenne du revenu en France, grâce à ce mouvement, se serait élevée de 47 francs 42 centimes, pendant que celui de l'Allemand aurait diminué de 30 francs 60 centimes. La feuille germanique évalue, dans ses calculs, le revenu moyen d'un Français à 502 francs, et celui d'un Allemand à 489 francs 60 centimes. Toujours suivant la même gazette, c'est une diminution de l'émigration allemande qui pourra seule rétablir l'équilibre dans la richesse des deux peuples.

Sont-ce bien là les seules raisons de la différence de la situation économique entre les deux peuples ? Nous en doutons, et nous pensons qu'il est à cette situation une quantité d'autres facteurs que l'amour propre national a cru devoir taire. En tout cas, les assertions du journaliste allemand concordent avec la déclaration que le prince de Hohenloe vient de faire récemment dans un banquet. L'ambassadeur de l'Empire a en effet déclaré "qu'il ne fallait attribuer l'absence de l'Allemagne à l'Exposition universelle de 1878 qu'aux graves embarras de sa situation économique."

Jugez par ces aveux combien sont précieux les émigrants, et quel prix s'attache au travail productif, à la consommation de chaque homme dans un pays. Donc, attirez l'émigration, et retenez surtout chez vous vos propres enfants ; c'est là le double secret de la prospérité nationale.

A. ACHINTRE.

P.-S. M. U. E. Archambault, surintendant des écoles municipales de Montréal, est arrivé depuis quelques jours, et s'occupe activement de l'exposition particulière du matériel d'enseignement. M. de Malliger, qui a résidé quelques années au Canada, y retourne passer quelques mois.

CONSEILS UTILES

Nous avons observé, il y a quelque temps, aux courses, un moyen de retrousser la traine des robes—à la fois simple et élégant—que nous recommandons à nos lectrices. Au lieu de l'agrafe métallique, retenue à la ceinture par un cordon, la couturière de la dame en question avait attaché, environ 50 centimètres au-dessus du bord de la traine, un anneau de rubans d'une couleur assortie à celle de la toilette. En sorte que, quand cette dame voulait marcher, elle passait simplement son bras dans cet anneau, opération qui retroussait les robes avec un effet charmant.

Lorsqu'elle s'asseyait, elle abandonnait l'anneau, et les plis de sa jupe s'étaient harmonieusement sur le sol.

Une nouveauté culinaire à l'intention de ceux qui aiment les oignons.

Prenez un gros oignon—il y en a qui pèsent plus d'une livre—et coupez-le en deux, en ôtant assez de l'intérieur pour permettre d'y insérer une volumineuse farce de menues tranches de jambons. Faites ensuite une pâte—farine, graine de mouton, eau et sel—en assez grande quantité pour fournir à l'oignon une écorce plus épaisse que celle d'un beignet. Mettez les deux moitiés d'oignon ensemble et enduisez ce globe de pâte. Enveloppez dans un linge et faites bouillir pendant deux heures et demie.

Cela s'appelle : "Onion dumpling," et ne laisse pas que d'être d'une saveur qui vous dicte invariablement la résolution d'y revenir.



SA SAINTETE LEON XIII



Provocation.



Bataille.



Dénoûment.

UNE BATAILLE D'ECOLIERS

DE LA LANGUE FRANÇAISE EN CANADA

On convient que la langue française est la plus universelle des langues modernes. L'aristocratie de toutes les nations la parle. Les traités de la diplomatie, les relations de la politique, celles, par exemple, qui ont lieu présentement entre la Turquie et la Russie, se font en cette langue. Il n'y a pas une capitale, en Europe, qui n'ait son journal français. Dans la plupart des villes de la Russie et de l'Italie, la langue française est aussi en vogue que le propre idiome du pays. Plusieurs célèbres écrivains de l'étranger se sont donné le plaisir d'en faire l'interprète de leurs pensées.

Pourquoi donc en Canada, où la race française est assez nombreuse, les diverses nationalités qui nous entourent semblent-elles dédaigner la langue française? Elles ne l'enseignent pas dans leurs écoles. Des Anglais marquants dans les hautes charges de l'Etat la négligent tout à fait. Pourquoi cela? Se sont-ils autorisés de l'exemple des gouverneurs, des princes et des illustres personnages qui sont venus chez nous, et que nous avons vus si bien s'exprimer en français? Quelques-uns, des avocats surtout, qui vivent en contact immédiat avec les Canadiens-français, sont obligés par intérêt de l'apprendre. Mais les riches marchands anglais de notre ville de Montréal parlent-ils le français? Non. Pourquoi cela? Est-ce rivalité nationale. Je ne le pense pas. D'autres contrées auraient dans ce cas plus de raison de s'en abstenir. Encore une fois, pourquoi cela? Coupons court, et disons de suite: c'est que nous parlons mal le français.

Cependant, plusieurs disent: on parle mieux le français en Canada qu'en France. Des gens sensés le disent; des gens sensés l'écrivent. Cela vaut la peine d'être examiné. Voici la France avec ses légions de savants, de lettrés et d'artistes. Tout ce qui se passe en France a tout à coup son retentissement dans l'univers. D'un autre côté, nous voici, nous, appliqués à lutter contre une nature sauvage, à nous mettre à l'abri des intempéries d'un rude climat, passant deux siècles dans ces occupations, sans artistes, ni poètes, ni savants. Que dis-je? Il y en a. Mais ils ne sont pas pour le peuple qui les ignore, qui semble n'en point vouloir. Ce peuple, rempli des meilleures aptitudes, il est vrai, mais qui sait à peine lire, séparé de la France depuis deux cents ans, s'exprimerait avec le plus d'élégance dans le langage aristocratique des cours et des salons! Chose étrange.

Pouvre une grammaire. Je lis: *où* se prononce *our*; nous disons *où* ou *ouïre*: moi se prononce *moï*; nous disons *moé* ou *moï*. Nous prononçons très-ouvert la locution *ait* qu'il faut dire presque fermé. Les consonnances nasales *on*, *ou*, *in*, sont désagréables dans notre bouche. Nous n'articulons presque pas nos syllabes. Bref, la langue française, telle que nous l'exprimons, manque de cet accent mélodieux, de ce parfum exquis qui s'en échappe des lèvres françaises. Cependant, on dit que nous parlons mieux qu'en France. Alors, envoyons une requête à l'Académie française pour la prier de corriger les fautes de sa grammaire.

En France, le patois même, dans ses divers dialectes, est sonore, musical. En Canada, nous ne connaissons pas de patois; nous n'avons que la langue française, et nous l'écorchons.

La langue française doit être énoncée suivant la politesse et les belles manières qui ne sont nulle part aussi relevées qu'en France. L'élégance, la pureté, l'éclat qui la distinguent en font la langue de prédilection de la haute classe de tous les pays.

Viendra-t-il un temps que les Canadiens parleront la langue française de manière que les Anglais, enchantés de l'ouïr, s'empresseront de l'apprendre? Alors les murs de notre parlement fédéral aimeraient à retentir des suaves échos de notre idiome; on verrait peut-être plus de cordialité dans nos rapports nationaux; et nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis n'échangeraient plus leur langue contre une langue étrangère.

Taisons-nous. Laissons là cette prétention. Jamais nous ne parlerons bien le français. Pourquoi? parce que nous ne le voudrions jamais. Essayez, vous, hommes instruits. Mais vous n'oseriez pas; vous vous trouveriez ridicules. Etrange anomalie. Partout on se fait un honneur de bien s'exprimer en sa langue. Des gens d'éducation auraient honte de mal parler. Ici, en Canada, c'est tout le contraire: on a honte de bien parler. Soyez bien mis, ayez un extérieur élégant, mais soyez débrillé dans votre langage; ne lui donnez pas une tournure polie. Une fatalité, si je puis m'exprimer ainsi, s'y oppose.

Pourtant, il y a tant de jouissance, chez des gens bien élevés, dans un langage correct, pur, noble, aussi éloigné de l'afféterie ridicule que de la trivialité grossière. C'est le charme des Français. Leur plus grand plaisir consiste à occuper leurs oreilles des sons mélodieux de leur langue, qui se prête avec grâce à l'échange mutuel des sentiments de leur cœur et des pensées de leur intelligence.

L. GOUGEON.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

On attribue à Thalès de Milet, philosophe grec, entre autres sentences fameuses, le *Gnôthi seauton*, *Connais-toi toi-même*.

Socrate reprit et développa cette maxime philosophique, et démontra que la connaissance de soi-même est la source intérieure d'où vient toute croyance.

Supposons que l'homme pratiquât cette maxime à la lettre, nous verrions la paix et le bonheur de l'âge d'or régner sur la terre.

La sottise ferait place au talent et au génie; le sot saurait qu'il est sot: plus de fausse parade, de médiocrités sur le pavoi, de bourgeois rubiconds et naïfs se guindant aux grandeurs. Tel écrivain serait moins ronflant, tel ministre aurait moins de génie, tel recteur serait encore dans son village. On aspirerait à la gloire véritable, laquelle est le triomphe des hommes véritablement grands dans les sciences et les arts.

Le luxe étant sans éclat aux yeux des hommes, nous serions plus sobres et plus modestes. On attacherait moins de prix aux richesses de la terre, sachant bien qu'on n'emporte pas dans la tombe ses diamants et ses châteaux. Certes, le luxe peut paraître enivrant et poétique au vulgaire, mais un esprit cultivé me semble supérieur à tous les luxes.

Plus de guerres pour la satisfaction de ministres ambitieux, plus de légendes héroïques. Alexandre, César et Napoléon eussent été des princes pacifiques, des hommes de bien comme Titus, des philosophes comme Marc Aurèle.

Plus d'écrivains sauriques. Aristophane et Molière n'eussent pas écrit de comédies; Juvenal et Boileau, de satires; Théophraste et La Bruyère, de caractères. La pensée étant plus profonde et l'âme étant plus belle, nous aurions plus de science et plus de poésie, plus de Galilée et Newton, plus de Virgile et d'Horace; les grands esprits étant plus nombreux, les choses de l'esprit seraient plus goûtées des hommes. Le goût du beau et le besoin des jouissances intellectuelles feraient les délices du genre humain; ayant plus de divinité en nous, nous atteindrions à une plus haute perfection dans l'art.

Plus de villes se disputant la naissance des grands artistes après leur mort. La postérité n'attendrait pas un siècle ou deux pour consacrer les génies, qui jouiraient d'une gloire contemporaine. Les hommes comme Homère n'eussent pas mendié sur les chemins, et le grand Corneille eut possédé assez d'argent pour s'acheter des souliers.

Plus de tragédies et de drames. Shakespear n'eut pas composé *Hamlet*, Corneille le *Cid*, Racine *Phèdre*, Goethe *Faust*, et Hugo *Hernani*. On n'eut jamais connu la fatalité, cette sombre mère de la tragédie antique. Atrée eut aimé son frère Thyeste; Edipe n'eut pas tué son père; Oreste n'eut pas tué sa mère.

Les femmes, j'entends celles qui ne sont point parfaites, auraient l'humeur plus égale. Socrate lui-même n'eut pas eu de Xantippe. Zénobie, reine de Palmyre, n'eut pas élevé un palais si magnifique. Cléopâtre n'eut pas bu des perles d'un grand prix dans du vin de Chypre.

Nous deviendrions meilleurs en contemplant notre âme immortelle, qui est comme un reflet divin.

Malheureusement, il n'est pas dans la nature de l'homme de se connaître lui-même, et malgré tous les systèmes des philosophes, il faut qu'il vive comme Dieu l'a créé.

Les lettres seraient autres qu'elles ne sont sans les passions, mais seraient-elles supérieures et plus attachantes après tout? O cœur humain au fond de qui la conscience est visible ou voilée, toujours vibrant d'amour ou de haine, aspirant à toutes les cimes, jadis adorant les dieux sur l'Olympe, inspiré des muses divines sur le Pînde, flamboyant sur le Sinai, saignant sur le Golgotha; cœur ardent qui soulève notre poitrine, triste ou joyeux, mystique ou sensuel, plein de vertu ou de crime; espérant toujours, nourri d'illusions, pressentant une divine origine et une existence d'outre-tombe, et maudissant le temps inflexible; aimant Dieu ou révolté contre ses lois; despote ou affamé de justice; cœur humain, tu es le merveilleux instrument de notre poésie, de nos arts et de nos lettres, et tu fais l'histoire de l'homme, tragédie ou épopée; croyant à l'immortalité de tes œuvres devant le néant de toute chose humaine, tu élèves de splendides monuments qui deviennent des ruines, et tu ne t'arrêtes que devant le tombeau sans jamais connaître le dernier mot de l'humaine destinée.

Le *Gnôthi seauton* a été défendu par un sage en face de trente tyrans; il faut être Socrate pour enseigner ainsi les hommes; il faut être très-sublime pour en mourir.

De telles maximes sont fécondes, en ce qu'elles donnent un but élevé à l'homme, qu'elles mettent l'aménité et la douceur dans ses mœurs, et qu'elles préparent de nouvelles civilisations et de belles époques dans l'histoire.

EDOUARD HUOT.

LE CONCOURS MUSICAL

Une foule immense se pressait, vendredi dernier, sur le Champ-de-Mars et dans les rues principales de Montréal pour voir défiler en procession les corps de musique qui venaient prendre part au concours musical. Le spectacle était magnifique; on a beaucoup admiré les jolis costumes et la tenue de plusieurs de ces corps de musique.

Vendredi après-midi, le concours s'est ouvert. Voici les noms des corps de musique inscrits pour le concours:

DEUX D'OTTAWA:

10. Le Corps de Musique des "Gardes de Son Excellence le Gouverneur-Général."
20. Le Corps de Musique de la "Société Ste. Cécile du Collège d'Ottawa."

UN DE KINGSTON:

Le Corps de Musique de la "Batterie A."

DEUX DE HAMILTON:

10. Le Corps de Musique du "13me Bataillon."
20. The Hamilton Orange Band of Music."

UN DE LONDON:

Le Corps de Musique du "7ème Bataillon."

UN DE STRATFORD:

"The Stratford Town Band."

UN DE ARNPRIOR:

"The Temperance Association Brass Band."

TROIS DE QUÉBEC:

10. Le Corps de Musique de la "Batterie B."
20. Le Corps de Musique "Indépendant de St. Roch."
30. Le Corps de Musique de "Notre-Dame de Beauport."

UN DE WATERLOO, Q.:

"The Hubbard's Brass Band."

UN DE LONGUEUIL:

"La Bande Nationale de Longueuil."

SIX DE MONTRÉAL:

10. La "Bande de la Cité."
20. "The Victoria Rifles' Band."
30. Le Corps de Musique "Fanfare Jacques-Cartier."
40. La "Bande Hardy."
50. La "Bande Ville-Marie."
60. La "Citoyenne de Montréal."

A 3 heures, le concours pour les corps de musique de la 2ème classe a commencé. Les corps de musique Orange, d'Hamilton; Sainte-Cécile, d'Ottawa; Ville-Marie, de Montréal, et Indépendante, de Saint-Roch, jouèrent dans l'après-midi. Sainte-Cécile et Ville-Marie furent très-remarqués et applaudis.

Le soir, les musiques de Longueuil, de Beauport, de Hardy, la Citoyenne, ont joué tour à tour trois morceaux. Le concours consistait à jouer un morceau envoyé à l'avance, un du choix de chaque corps de musique, et un de première vue.

Samedi, la lutte s'est faite entre les fanfares et musiques de la première classe.

CHOSSES ET AUTRES

Le Premier, M. Mackenzie, et son épouse ont célébré, le 17, leurs noces d'argent.

M. Gélinas, notre ancien collaborateur, est en ce moment à Montréal.

Le trophée canadien à l'Exposition de Paris est fort admiré.

Les Orangistes d'Ottawa se proposent de célébrer le 12 juillet avec plus d'éclat que jamais.

On annonce deux nouvelles Expositions générales: l'une à Rome en 1881, et l'autre à New-York en 1883.

Un bill introduit aux Cortes espagnoles pour la suppression des combats de taureaux, a été rejeté sans division.

La Chambre des députés des Etats-Unis a refusé, par une majorité de 13, d'abaisser le tarif protecteur des douanes.

Le Conseil de l'instruction publique demande à être consulté au sujet de l'abolition de la charge d'inspecteur d'écoles.

La pêche ayant manqué, l'automne dernier, au Labrador, la famine commence à s'y faire sentir.

Le candidat du parti conservateur dans la division Est de Montréal sera M. Courso ou le Dr Rottot.

La famine qui règne en Chine a déjà fait périr plus de quatre millions d'habitants.

Le gouvernement de Québec annule quelques-uns des contrats de vente de terrains miniers dans le comté d'Ottawa.

M. Cochrane, d'Ottawa, autrefois inspecteur des postes, a voulu se suicider en se coupant la gorge avec un canif.

On dit que le Dr Sweetland doit poser sa candidature en opposition à celle de l'hon. John O'Connor, dans le comté de Russell.

M. Fox, percepteur des Douanes aux îles de la Madeleine, a été prié par les électeurs des îles de se présenter comme candidat à la prochaine élection fédérale.

On prête au Conseil législatif l'intention de refuser le vote du budget, et l'on dit que, dans ce cas, le gouvernement Joly demanderait et obtiendrait de nouvelles élections générales.

L'hon. M. Mackenzie fait la pêche, en ce moment, dans le bas du fleuve. Après

avoir pêché dans les eaux toujours si troubles de la politique, il va trouver bon de pêcher en eau claire.

L'hon. M. Laflamme a reçu une lettre bienveillante du Souverain-Pontife en réponse à l'adresse des membres catholiques du ministère fédéral.

L'hon. M. Lungevin avait été l'objet du même honneur quelque temps auparavant.

M. Joly a annoncé que le chemin de fer de colonisation du Nord serait bientôt prolongé de la station d'Hochelega dans les limites de la division Est, où sera le terminus. Voilà une déclaration importante.

M. Brousseau, député de Verchères, propose un bill dans le but de remplacer les magistrats de districts par quelques juges, et pour faire augmenter le nombre des termes dans certains comtés.

Un bill relatif à l'abolition du Conseil législatif sera aussi proposé.

MM. Ernest Gagnon et Calixte Lavalée étaient parmi les juges du jubilé musical.

Nous avons entendu remarquer qu'ils auraient dû avoir des partitions pour mieux juger la manière dont les morceaux étaient joués, apprécier non-seulement les défauts, mais les qualités.

Le discours de l'hon. M. Bachand sur le budget a duré quatre heures. M. Bachand était malade, une violente attaque de toux le força de s'interrompre, et M. Church offrit d'ajourner, mais l'hon. trésorier continua. L'effort qu'il a fait n'a pas amélioré sa santé naturellement, et il a craché le sang depuis.

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII vient de conférer à Mgr Benj. Paquet le titre de Consultant de la Sacrée Congrégation de l'Index.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'un ecclésiastique canadien est l'objet d'un pareil honneur.

Nous trouvons dans une brochure parue à Londres en 1871, et signée Junius, le curieux passage suivant, que met en lumière l'attentat commis à Berlin :

Je ne suis pas Cassandre, mais je crois pouvoir prédire au roi de Prusse, comme la fille de Priam l'avait prédit si justement et si inutilement au roi d'Argos, qu'il mourra de mort violente après être rentré dans sa patrie.

La proposition des Orangistes de Montréal semble recevoir un bon accueil de tous les gens bien pensants. Les Canadiens-français paraissent bien décidés à favoriser la paix ; ils comprennent que le rôle le plus beau et le plus utile qu'ils puissent jouer entre les deux partis, est celui de la conciliation.

Ceux qui leur diront le contraire n'agiront pas dans l'intérêt de notre religion ou de notre nationalité.

La question de l'établissement d'une université à Montréal a été, dit-on, réglée dans le dernier concile provincial. On croit que les offres du Séminaire de Montréal ont été acceptées et que la nouvelle université aura pour local le Cabinet de lecture paroissial. Restent à régler les difficultés suscitées par un certain nombre de médecins, membres de l'école de médecine. Mais on croit qu'il sera passé outre.

Le haut de la rue Saint-Denis est infesté de vauriens dont les incécences deviennent intolérables. Les dames ne peuvent plus passer en cet endroit sans être exposées à être insultées. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de police dans les rues où les pares, les arbres et les lots vacants offrent aux brigands des avantages dont ils savent se servir ?

Nous espérons que la police y verra.

Qu'elle visite aussi de temps à autre le haut de la rue Saint-André, et en général les environs de la rue Sherbrooke.

M. Jacques-H. Dorner, un des citoyens de Buffalo les plus distingués, a pris les mesures les plus sûres pour élever un monument au Rév. Père Marquette, qui, avec notre compatriote, le célèbre Jolliette, s'est immortalisé par la découverte du Mississippi. Il y a longtemps que l'on a projeté d'élever un monument à cet illustre enfant de Laon. L'historien des États-Unis, Georges Bancroft, a annoncé, il y a des années, qu'un monument devait être élevé à la mémoire du célèbre Jésuite.

Le bill d'appropriation pour l'indemnité accordée au Canada par la Commission des pêcheries à Halifax vient d'être renvoyé aux calendes grecques grâce aux efforts du fameux général-avocat, Ben Butler. Une motion pour suspendre les règlements et passer le projet de loi a été rejetée par 155 contre 87. Mais le Sénat des États-Unis a voté l'appropriation pour le paiement de l'indemnité fixée par la Commission des pêcheries, sous certaines restrictions qui feront l'objet d'une correspondance avec le gouvernement anglais.

RÉPRESSION DES TROUBLES À QUÉBEC

Le lieutenant-général commandant a reçu le rapport de l'action des troupes qui ont été employées à la répression des troubles à Québec. Les dispositions habiles et efficaces qu'a prises le lieutenant-colonel Strange, qui commandait les troupes sorties pour prêter main-forte aux autorités civiles dans cette occasion, ont tout spécialement attiré l'attention générale.

Les officiers, les sous-officiers et les soldats de la batterie "B," qui reçurent le choc de la première attaque de la populace sont dignes d'une recommandation particulière, tant sous le rapport de leur conduite que sous celui de leur fermeté et de leur discipline. Les capitaines Duchesnay, Short, Prévost et le lieutenant Shepard sont surtout mentionnés sous ce rapport d'une manière toute spéciale.

Malheureusement, après la lecture par le maire de la loi qui défend les attroupements (*Riot Act*), la populace ayant assailli avec une impétuosité considérable les officiers et les soldats de la batterie, et le maire lui-même, il devint nécessaire de tirer sur elle.

Durant ces assauts répétés à plusieurs reprises, bon nombre des officiers et des soldats furent plus ou moins sérieusement blessés par les pierres et les briques lancées du haut des cheminées et des toits.

Parmi les blessés, le rapport fait particulièrement mention des noms qui suivent :
 Capt. Short, coupure profonde à la tête.
 Capt. Prévost, " " "
 Sergent Villiers, " " "
 Caporal Laister, contusion ;
 Canonnier Labat, blessure au péricrâne ;
 " Loyan, contusion ;
 " Chartier, deux coupures ;
 " Remington, contusion ;
 " Bosley, meurtrissure ;
 " Christie, coupure sur un œil.

Le sergent-instructeur Howard et plusieurs autres reçurent des contusions plus légères.

Le lieutenant-général, malgré cela, est heureux d'apprendre qu'aucune de ces blessures ne paraît faire craindre de résultat sérieux.

Le rapport fait ensuite l'éloge des corps de volontaires qui sont allés à Québec.

UN MARIAGE ROMANESQUE

La grande préoccupation à Paris, c'est de faire fortune. C'est là que tendent tous les efforts, bien qu'on ait l'air de n'y songer qu'à s'amuser.

Il y a bien des manières de faire fortune. Mais je n'en ai jamais vu d'aussi originale que celle qui a donné à mon

ami X... l'aisance et le ventre arrondi dont il jouit actuellement.

Je n'ai jamais vu non plus de façon plus étrange de se marier que celle qu'il a employée pour serrer les doux nœuds de l'hyménée..... comme on dit à l'Académie française.

Vous souvenez-vous de l'entrée triomphale du roi Victor Emmanuel dans sa bonne ville de Venise ?..

C'est déjà loin..... Et pourtant, je me rappelle quel branle-bas cela fit, à l'époque, dans l'endroit !..

On n'y trouvait plus une chambre à louer. Toutes les fenêtres, toutes les ouvertures donnant sur le *Canale grande*, par où devait passer le cortège, étaient enlevées à des prix fabuleux.

On se serait cru à Paris un jour de bœuf gras !

Un de ces gros Anglais moitié porter et moitié roastbeef, dont nous avons tant abusé au théâtre, arrive à Venise avec sa fille, un de ces types britanniques si jolis quand ils se mettent à l'être sérieusement : une peau nacrée, de grands yeux bleus, de beaux cheveux cendrés... des vrais cheveux... en grandes boucles qui n'en finissent plus sur les épaules. Avec cela de charmants petits pieds chaussés de ces imperméables bottines comme on n'en trouve qu'à Londres.

Naturellement, ils ne découvrent de place dans aucun coin de *Venezia la Bella*, comme disent les porteurs d'eau.

Tout est pris, occupé ou retenu depuis longtemps, comme cela arrive toujours en semblable circonstance.

Il restait à peine de quoi loger les insectes...

L'Anglais grognait, la jeune miss s'attristait, le soleil se couchait, la situation se tendait.

Où passer la nuit qui s'avancait ?

Mais un jeune photographe de Montmartre (il y a des photographes jusque sous la coupole de Saint-Marc !...) qui avait suivi la famille depuis son débarquement de la gare (car il y a aussi des gares chez la reine de l'Adriatique !...) qui l'avait escortée de loin dans toutes ses pégrinations à la recherche d'un *albergo*, s'approche tranquillement, son chapeau sur la tête et les mains dans les poches, sans se presser, et dit au gros Anglais : " J'ai une chambre."

Celui-ci, les mains également dans les poches, pousse un *Aoh!* qui semble dire : " Où est-elle ?.."

Le photographe, toujours les mains dans ses poches, indique de son pied la direction du grand canal et dit : " C'est par là."

La jeune miss commence à le regarder avec complaisance.

On prend une gondole qui est le fiacre de l'endroit, et on arrive devant le *palazzo* (à Venise toutes les maisons s'appellent ainsi : le moindre bouge où on loge à la corde est un palais. Que voulez-vous ! c'est dans le sang... on ne se refait pas), dans le *palazzo*, dis-je, où le photographe avait sa chambre.

On monte... on monte tant haut qu'on peut monter. Pendant l'ascension, la jeune miss avait eu le temps de s'habituer au jeune homme...

Enfin celui-ci tire une clef de sa poche, une de ces clefs triomphales comme on en apporte aux conquérants sur un plat d'argent à leur entrée en ville, et avec cette grosse clef ouvre une petite porte, par laquelle on pénètre dans la chambre. Il faisait nuit ; c'était une chambre *obscur*... ce qui, du reste, n'a rien de surprenant chez un photographe.

La jeune miss pousse un soupir... et le père un grognement de satisfaction en demandant, toujours les mains dans ses poches : " Combien ?"

Le jeune homme regarde la jeune fille, qui devient toute rose, et répond au père :

— La main de la signora.

Le gros Anglais pousse encore un *Aoh!* plus prononcé que le premier ; puis, en moins de deux minutes, comprend à la figure du photographe que sa résolution est inébranlable et qu'il lui faudra, s'il n'obtempère point, reprendre le chemin

de fer et renoncer aux fêtes de l'entrée de Victor-Emmanuel : de plus, il voit à la mine de sa fille qu'elle est séduite par l'excentricité de la circonstance ; en outre, il remarque que le *palazzo* dans lequel ils sont entrés est situé sur le grand canal, et que des fenêtres de la chambre du photographe on verra admirablement le cortège...

Bref, il consent au mariage, et s'installant avec sa fille dans l'appartement, se met au lit et s'endort.

Seulement, c'est le lendemain qu'il eut des regrets !... Les six fenêtres du logement donnaient sur la cour !..

Au lieu du grand canal, pour toute perspective les hardes des locataires séchant sur des ficelles !

Mais il était trop tard pour se dédire.

D'ailleurs, la jeune fille s'était tout à fait habituée à l'artiste, de sorte que le père furieux des maria, mais ne donna pas la moindre dot, et les lâcha après ce mariage à la croisée, pour s'en retourner dans sa joyeuse Angleterre.

Un autre eût été désappointé.

X... (car c'était lui) était amoureux et aventureux. Il avait amené sa femme à Montmartre ; mais il avait bien vite compris que ce n'était pas dans cet arrondissement annexé qu'il pourrait arriver à remplacer la dot absente.

Aussi, un jour, réalisa-t-il son mobilier avec le produit duquel il s'embarqua, lui et sa femme, pour les bords lointains...

Ils débarquèrent dans l'empire d'Haïti.

C'était à l'époque où Soulouque, méprisant les cascades du pauvre Grassot à son endroit, faisait la distribution de titres de noblesse à ses courtisans, et s'habillait lui-même en général de division.

Il venait de décréter la formation de sa garde, qu'il entendait équiper à la française ; seulement le modèle d'uniforme lui manquait, et, dans son impatience, il se lamentait d'être obligé de le faire venir d'Europe.

Alors quelqu'un, le duc de *Trou bon bon* peut-être, parla du peintre nouvellement débarqué. Soulouque enchanté le manda aussitôt et lui explique ce dont il s'agit. L'artiste, sans perdre une minute, lui livre un croquis de nos grenadiers du premier empire.

Le souverain, de plus en plus enchanté, reconnaît qu'il va pouvoir immédiatement habiller sa garde avec tous les vieux habits à revers et les bonnets à poil que le Temple livre à l'exportation et dont il y a un magasin dans l'île. Soulouque nageait dans l'allégresse.

Seulement, il s'aperçoit que tous les bonnets à poil, qui avaient déjà fortement servi, étaient veufs de leurs plaques..... Ceci calme son ivresse. Sa garde avec des bonnets à poil sans plaques, c'était inadmissible !

Mais Soulouque, en homme énergique, a bientôt pris son parti. Il expédie séance tenante pour l'Europe l'artiste qu'il élève au grade de son peintre ordinaire, avec la mission de lui rapporter des plaques pour toute sa garde.

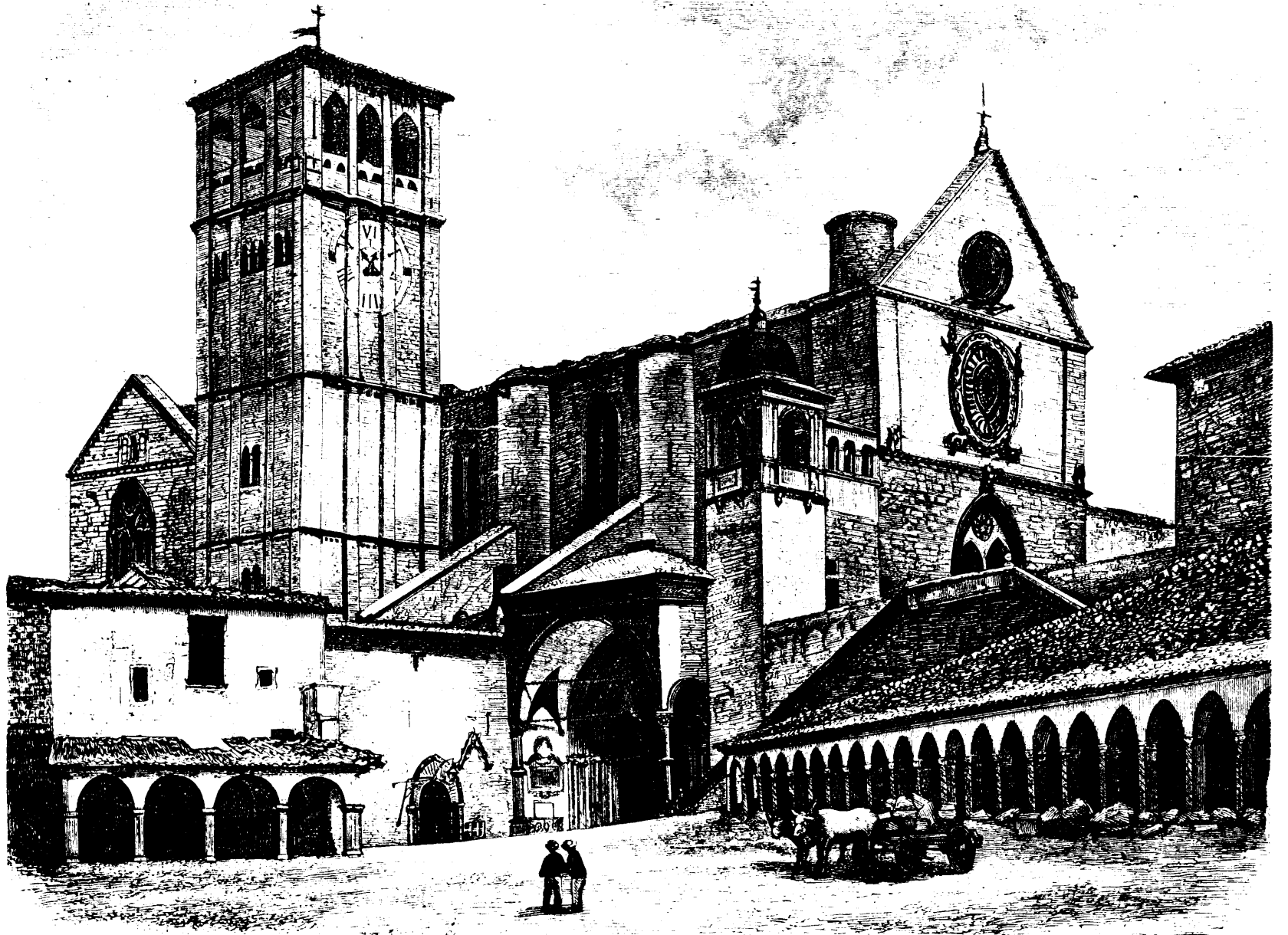
Notre homme s'en va tout droit à la Rochelle, demander conseil à un oncle qui vend des salaisons sur le port. Tout en causant, le peintre jette les yeux sur un tas de vieilles boîtes à sardines amoncelées dans un coin : une idée élucide son cerveau ; il jette un cri... et les bras au cou de son oncle... il a son affaire...

Quelque temps après, Soulouque, empanaché et caracolant au Champ-de-Mars de l'endroit, regardait défilier les grenadiers de sa garde portant tous à leurs bonnets à poil une plaque brillante sur laquelle on aurait lu, si on avait su lire : *Sardines de la Rochelle*.

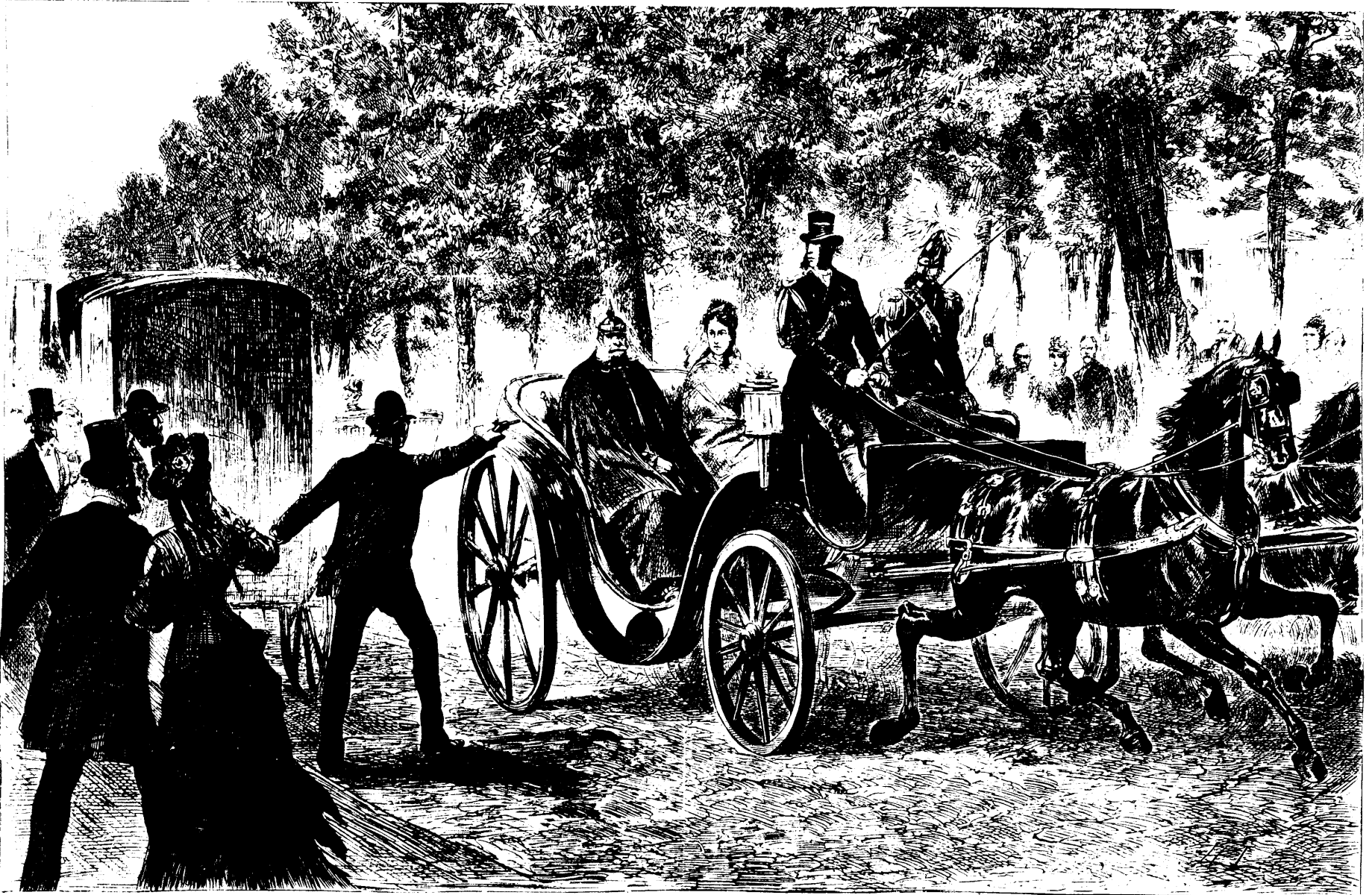
A la chute de Soulouque, mon ami X... revint à Montmartre avec sa femme, cinquante mille livres de rente et le ventre d'un homme arrivé.

ELIE FRÉBAULT.

Reflexion d'un boulevardier :
 — La seule chose qui excuse la poignée de main, c'est sa banalité. Si l'on pouvait un seul instant être supposé avoir donné avec intention le tiers des poignées de main qu'on distribue, on serait à tout jamais déshonoré.



L'ÉGLISE DE SAINTE-MARIE-DES-ANGES, À ASSISE
(Pour l'explication de cette gravure, voir notre feuille du 6 juin 1878)



LE PREMIER ATTENTAT CONTRE LA VIE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE PAR HEDEL



ENFANTS ET FLEURS

LE CRIME DES FEMMES

XIV

LE BORD DE L'ABÏME

(Suite)

En achevant ces mots, dits d'un ton âpre et profond, le prince, soit qu'il redoutât la colère de la jeune femme, soit qu'il eût déjà du regret d'avoir parlé avec abandon, quitta la droite du traîneau d'Augustine. Celle-ci, fort pâle, regardait avec stupeur la vitesse du cheval, soulevant autour de lui des tourbillons de neige.

Quand Orlow revint près d'Augustine, il lui dit avec sollicitude :

« Vous n'êtes point accoutumée au froid, et vous paraissez fort souffrante ; souhaitez-vous rentrer ? »

— Je le voudrais, dit-elle.

— Aussi bien, nous dinons au café Anglais, et vous devez songer à votre toilette, puisque nous avons une *première* ce soir. Mettez-vous la faille bleue qui vous sied si bien ?

— Vous la connaissez, prince.

— Raison de plus, » répondit-il.

Une minute après, Serge persuadait à Douchinska et à Varvara qu'elles devaient se hâter de regagner l'hôtel.

Soit entraînement de cœur, soit coquetterie, madame Courcy mit la robe de faille bleue dont le prince gardait le souvenir.

Mais si la jeune femme s'attendait à un remerciement ému, elle fut déçue ; le prince parut complètement absorbé par une actrice de troisième ordre qui jouait faux mais regardait juste.

Les fêtes se succédaient avec trop de rapidité pour que madame Courcy eût le temps de réfléchir. Elle rentrait chez elle fort tard, s'éveillait à midi, déjeunait de chocolat comme une Espagnole, et courait chez son père. Elle y restait peu, le questionnant sur sa santé, jouait avec les oiseaux de la volière, rougissait des mensonges qu'elle faisait sur l'emploi de sa journée, et n'osant avouer qu'elle n'écrivait guère à son mari, donnait au hasard de ses nouvelles.

M. Meillac attachait parfois sur sa fille un regard interrogateur ; elle le soutenait mal, s'embarrassait dans d'inextricables tromperies, l'embarrassait rapidement et s'enfuyait.

Elle courait s'habiller, partait pour le bois, échangeait ce mot d'ordre des distractions du soir, et menait au fond la vie la plus fatigante du monde.

Puis, tout n'est pas gai, facile, dans l'existence d'une femme à la mode ; les difficultés d'argent ne manquent jamais de survenir. La générosité de M. Courcy ne suffisait pas à solder les hautes fantaisies d'Augustine ; elle put, grâce à la situation connue de son mari, faire des dettes avec la facilité que les marchands parisiens mettent au service d'une jolie femme. Ils savent bien ce qu'ils font. Le crédit double toujours la dépense. Augustine eut un mémoire chez le costumier, un chez la lingère, un autre chez sa marchande de modes. Bientôt, en dépit de sa confiance dans la bonté de son mari, Augustine s'effraya au total des dépenses de l'hiver ; mais, ambitieuse de copier Varvara, Maïfa, Douchinska, elle commandait sans s'inquiéter des prix, dans la crainte de passer pour une petite bourgeoise. Pouvait-elle courir les magasins avec ses amies et ne pas les imiter ? On étalait sous ses yeux des dentelles, des bijoux, des soirées, elle se laissait prendre dans les rets de toutes les tentations. Le prince, sans qu'elle s'en doutât, entretenait en elle cette fièvre de dépense. Comme ses avis faisaient loi, on l'emmenait chez les costumiers pour juger de l'élégance d'une coupe de robe ; chez Janisset, pour le dessin d'un bijou ; il se prêtait à tout avec une grâce parfaite. Assez artiste pour ne pas commettre de fausse note, quand il ne trouvait pas savant l'arrangement d'un pli et pas élégante la monture de pierreries, il prenait un crayon et faisait rapidement un croquis ; plus d'une fois les grands faiseurs lui dirent :

« Quel dommage que vous soyez prince, vous auriez fait un si bon costumier ! »

Varvara trouvait piquant de faire choisir à son amie des toilettes semblables aux siennes, et Dieu sait combien se multipliaient les fantaisies de Varvara. Augustine ne réfléchissait plus ; emportée par le tourbillon de la coquetterie, elle enroulait sous ses pieds un abîme au fond duquel elle ne voulait plus voir.

M. Courcy, affligé d'être si longtemps séparé de sa femme, parla d'aller à Paris. Augustine s'effraya de ce projet comme d'une menace. Feignant de comprendre combien le déplacement de son mari pouvait devenir préjudiciable à ses intérêts, elle partit pour les Hausssois. Elle y était depuis trois jours quand elle reçut une lettre dont la signature la surprit vivement. Cette lettre était d'Orlow. Il lui annonçait avec un ton de légèreté railleuse, que le grand bal préparé pour la fin du mois serait sans charme si elle n'y assistait. Reportant son passé sur lui-même, il se plaignait du vide de son cœur et de la désespérance de son avenir.

« Je n'aimerai plus jamais, disait-il, personne ne pourrait m'aimer. J'ai jeté au vent la sève de ma jeunesse, je suis devenu sceptique et douteux. Mon cœur et mon front gardent des traces de foudre qui effrayent les femmes timides. Je ne saurais plus offrir ma vie qu'à une créature exceptionnelle, assez intelligente pour comprendre ce que mon caractère a de mesure par certains côtés, et d'indiment faible par

d'autres ; il faudrait une créature à la fois pure comme une aurore, brûlante comme un soleil au zénith, et qui trouvât dans la générosité de son âme le courage de dire : « Au damné, apprenons à connaître les anges ! » J'ai rêvé cela jadis, dans des heures d'ivresse et de délire. Mais vous savez, madame, ce que sont les rêves et avec quelle promptitude disparaissent leurs visions. Je ne l'attends plus, cette *Elle* qui ne m'a pas dévini ; ne comptant plus sur le bonheur, riant des autres et pleurant sur moi, je dessine des costumes pour les coquettes qu'enivrent les hommages des autres hommes, et je prépare des comédies de salon, moi qui voudrais jouer quelque tragédie grandiose dans un desert. La princesse Varvara choisit pour le bal un costume de Walkyrie, seyant parfaitement à son teint diaphane, à ses cheveux blonds, à sa carnation frêle ; je souhaiterais pour vous quelque chose de plus austère, et je voudrais cependant vous garder dans les régions du Nord. Que vous semblera-t-il de représenter une héroïne des Niebelungen ? J'ai fait le croquis que je vous envoie, afin de vous donner une idée de ce que je rêve ; écrivez-moi vos volontés. »

Augustine répondit en annonçant son retour, et en priant le prince de commander différentes parties de son costume.

Lory s'étonna fort quand son amie lui parla de nouveau d'aller à Paris. L'état de santé de M. Meillac était sans doute une raison plausible. Benjamin devint si triste que Lory se demandait qui devait l'emporter, dans le cœur d'Augustine, ou de la tendresse conjugale ou de l'amour filial.

« Quand reviendras-tu ? demanda M. Courcy.

— Lorsque mon père pourra m'accompagner.

— Alors, décide-le vite.

— Les hirondelles et les lilas l'appelleront.

— Si tard ! s'écria M. Courcy.

— Egoïste ! mon père peut-il habiter la campagne en hiver ?

— Bah ! tu fais le printemps partout. »

Augustine embrassa son mari sans répondre.

Quand elle rentra dans son appartement de Paris, elle le trouva plein de fleurs ; le soir, Orlow se présenta chez elle.

« Je savais bien, dit-il, que l'idée d'un bal vous ramènerait.

« On travaille pour vous ; soyez tranquille, nulle ne vous disputera la palme de l'élégance.

— Vous oubliez Varvara.

— Je ne l'excepte pas, voilà tout.

— C'est de l'ingratitude.

— En quoi ? demanda vivement le prince.

Nous éprouvons l'un pour l'autre les sentiments d'une camaraderie mondaine, sans aller jamais plus loin ; je croyais vous avoir appris mes théories.

— N'ont-elles jamais changé ?

— Jamais ; ce que je dois aimer passionnément m'entre dans le cœur du premier coup.

Etrangère la veille, la femme qui m'apparaîtrait dans certaines conditions deviendrait soudain partie inhérente de ma vie, et je lui appartieudrais comme le fakir à son idole. Je devine trop Varvara pour l'aimer ; elle me redoute assez pour ne pas venir à moi. D'ailleurs, je serre la main de son mari et je tutoie son frère. Je ne me rends jamais coupable de lâcheté. J'ai des mouvements impétueux, des désirs, des instincts primesautiers qui me rendent capable d'une folie, d'un crime peut-être, non pas d'une bassesse. Et puis, croyez-le, Varvara sourit trop. Mon cœur desséché ne saurait reflleurir que sous une larme.

— Vous en avez fait trop couler pour attendre que des pleurs vous rendent la vie.

— Qu'en savez-vous ? D'ailleurs, qu'est-ce que cela prouverait ? Je vous le jure, le jour où, du fond de mon sépulcre, une main me sera tendue, je ressusciterai comme Lazare.

— Dites plutôt comme les vampires quand ils ont sucé le jeune sang d'un être qui meurt de leurs mortels baisers.

— Hélas ! » murmura Orlow.

Il passa plusieurs fois la main sur son front, et, quand il releva les yeux sur madame Courcy, il fut ébloui par les flammes qui jaillissaient de ses prunelles bleues.

« Tenez, dit-elle en prenant un stylet et en tendant son bras, Vampire, ouvrez-moi ma veine et buvez ! »

Le prince saisit l'arme puis la main d'Augustine, chercha du regard la place où il frapperait. Puis il laissa retomber le bras de la jeune femme, poussa un cri rauque comme un sanglot, jeta le stylet dans la cheminée, et, tout à coup, il partit d'un farouche éclat de rire.

« Ayez seulement ce front et ces yeux-là quand vous revêtirez le chreïnchilde, dit-il, ensuite, si vous m'en croyez, nous irons chez le joaillier ; il faut, pour votre costume, une ceinture d'orfèvrerie. »

Madame Courcy ne manquait pas de diamants, mais quand elle comparait ses écus à ceux de Varvara, elle se trouvait pauvre comme un mendiant auprès des mines de Visapour. Alors l'envie semait son ivraie dans le cœur et dans l'esprit de la femme du négociant.

La fête pour laquelle Varvara, Maïfa et Douchinska rivalisaient de folies, était une de celles dont les journaux racontent les fastes, dont le souvenir date un hiver.

Il fallait à tout prix qu'Augustine rivalisât avec ses amies si elle ne les éclipasât pas. Douchinska s'habillait en idole hindoue, costume ruisselant de colliers ; Varvara, sous les voiles de gaze de la Walkyrie, constellait sa tunique d'étoiles étincelantes ; l'héroïne des Niebelungen devait avoir une armure divine couverte de pierreries.

Madame Courcy entra chez un bijoutier de la rue de la Paix. Il connaissait le prince, et tout

de suite il chercha parmi ses richesses ce qu'il possédait de plus magnifique.

« Je proposerai à madame, dit le bijoutier, de sortir les diamants de cette ceinture comme un collier d'ordre ancien ; de la sorte, plus tard, ce bijou formera une parure de cou. Le fermoir se composerait d'une seule émeraude. »

Augustine demanda le prix d'une pareille ceinture.

« Cent vingt mille francs.

— C'est trop cher ! murmura madame Courcy.

— Bah ! votre mari est si riche ! objecta le prince.

— Sans doute, mais il me gronderait.

— Je ne demande pas à être payé comptant, dit le bijoutier ; un règlement à six mois me suffit.

— En six mois, M. Courcy gagnera le double, » ajouta le prince.

Augustine hésitait devant l'énormité du chiffre ; cependant la tentation la mordait au cœur, ses yeux s'allumaient aux feux des diamants. Orlow l'encourageait à cette folie, le bijoutier offrait crédit. Augustine commanda la ceinture.

Elle dormit mal cette nuit-là. Le lendemain, elle courut chez son père, le trouva pâle, souffrant, et comme elle s'en attifait.

« Toi aussi, ma fille, dit M. Meillac, tu sens-les lasse et presque tourmentée !

— Encore quelques semaines, père, et nous partirons pour les Hausssois ; je suis sage ensuite jusqu'à l'année prochaine.

— Je le souhaite d'autant plus que les lettres de Courcy me paraissent fort tristes. Peut-être a-t-il le droit de s'alarmer d'un séjour à Paris qui coûte si cher. Combien t'accorde-t-il pour ta toilette ?

— Quinze mille francs.

— Cela te suffit.

— A peu près.

— Quel mot : à peu près ! Jamais ta sainte mère n'eût pareille somme pour subvenir aux dépenses complètes du ménage. A peu près ! Tu fais des dettes, alors ?

— J'ai, comme les gouvernements, une dette flottante.

— Prends garde, ma fille, tu ne tiens pas seulement dans tes mains le bonheur de ton mari, mais sa réputation, son honneur de négociant, une renommée acquise au prix de mille sacrifices ; qu'on proteste une fois sa signature, il est perdu. Songe que les folies des femmes ruinent souvent les maris et que parfois elles les déshonorent.

— Vous avez mille fois raison, mon père, mais l'exemple des autres entraîne.

— C'est pour cela qu'une femme sage se borne à des relations en rapport avec sa situation personnelle. Les princesses russes peuvent te conduire plus loin que tu ne penses.

— L'hiver s'achève, je partirai pour les Hausssois et j'y resterai près de vous, qui me rendez la sagesse facile.

Le soir, quand Augustine se retrouva au milieu de ses amis, son visage gardait des traces de préoccupation.

« Vous rappelle-t-on là-bas ? demanda le prince d'une voix brève.

— Pas encore, le printemps seul m'obligera de partir.

— Irez-vous à Ems, cet été ?

— Je ne crois pas.

— Vous aurez raison, la princesse parle d'organiser avec ses amis une caravane : on visitera la Suisse et le Tyrol. En serez-vous ?

— Je ne sais ; non, véritablement, je ne sais.

— Laissez finir, et songeons au bal prochain. En vous voyant, tous les hommes s'écrieront comme Othello : « O ma belle guerrière ! » Ce soir-là, je ne veux pas de nuage sur votre front, de trouble dans vos yeux ; il faut qu'en vous tout soit rayonnement et flammes. Je vous aime, ainsi, une fois. »

Orlow s'arrêta brusquement, regarda madame Courcy qui pâlisait, et murmura en s'éloignant :

« Pardon ! »

Augustine resta pendant quelques jours sous l'influence des paroles de son père ; elle écrivit aux Hausssois des lettres affectueuses qui réjouirent le cœur de Benjamin. Mais à mesure qu'il approchait le jour du bal, quand une à une furent apportées les parties de sa merveilleuse parure, la robe de brocart à fleurs d'argent, l'armure damasquinée d'or, la ceinture d'orfèvrerie, la frivolité l'emporta, et la jeune femme ne songea plus qu'aux louanges qu'elle entendrait ce soir-là sur son passage. Elle attendait l'heure de la fête avec des ravissements inquiets. Elle passait et repassait devant sa glace, étudiant sa beauté sous tous les aspects, repandant ses cheveux en ondes sur ses épaules ou les relevant à la façon des statues athéniennes. Elle posait pour elle-même avant de poser pour la foule. Elle répétait son rôle de coquette comme une actrice répète un couplet à effet.

Le matin du bal elle reçut la visite de Néra.

« Viendrez-vous ce soir ? demanda Augustine à la femme du peintre.

— Je crois bien, je suis en *Amérique* ; une jupe de plumes de colibri, un souffle de pierreries ; pour corsage, deux ailes d'oiseau et des colliers ; des bottes en peau de tigre ; j'arriverai dans un palanquin entouré d'esclaves.

— C'est merveilleux !

— Et, chère, je viens vous demander un service d'amie. Gustave vient d'achever des panneaux dont il attend le prix la semaine prochaine ; j'ai besoin de cinquante louis. »

— Les voici, dit Augustine.

— Je sais bien, reprit Néra, que beaucoup de gens trouvent ma dépense exagérée ; je pourrais réaliser des économies, car mon mari gagne beaucoup d'argent ; mais Hugo l'a dit : L'ave-

nir n'est à personne ! Je me contente donc de jouir du présent qui m'appartient. Je dois énormément, je ne m'en inquiète guère. Le talent de mon mari est à la mode, il fera quelques tableaux de plus. Les journaux l'accusent de gaspiller son génie, de trop produire ; eh bien ! et après ? Au lieu de travailler pour la postérité, il travaille pour le lendemain du jour où il vit. Faut-il l'en plaindre ? Jamais une Renommée, avec la plus souriante de ses trompettes, ne lui causera l'émotion de plaisir qu'il ressentira en me voyant belle et radieuse. Il m'aime, et il obéit « sans murmurer, » comme on chante dans *Scribe*. Vous aurez, chère belle, vos cinquante-louis dans huit jours. A ce soir !

— A ce soir ! » répéta madame Courcy.

A l'ambassade russe, Varvara, Maïfa et Douchinska firent ensemble leur entrée. Le regard d'Augustine chercha tout de suite celui du prince ; il se tenait à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre ; il resta froid et impassible comme un sphinx sous la flamme des yeux qui l'interrogeaient. Un peu plus tard seulement, il s'approcha. La jeune femme était en ce moment très-entourée : les éloges, les demandes de valses ou de quadrilles pleuvaient autour d'elle. Serge s'avança tranquillement avec une sorte de nonchalance orientale, et lui dit à mi-voix :

« Il fait si chaud que vous devez souhaiter passer dans la salle du buffet ? »

La petite rancune que gardait Augustine fondit comme la neige au soleil. Elle prit son bras, traversa deux salons, et prit la coupe de champagne glacé qu'il lui tendait. Le prince la prit quand elle fut vide, et la laissa maladroitement tomber sur le parquet où elle se brisa en éclats.

« Vous n'avez plus soif ? dit-il, le verre ne doit plus servir. »

Tout le reste de la soirée, il ne lui adressa pas la parole. En vain elle tenta d'obtenir un sourire, un mot ; Orlow paraissait à cent lieues de cette fête, son front reflétait une sourde douleur ; un amer sarcasme plissait ses lèvres.

A l'aube, quand Augustine, saturée de louanges, lasse de valses et de redoues, s'enveloppa de sa pelisse, le prince lui offrit le bras pour regagner sa voiture, prit rapidement place auprès d'elle et lui saisit les deux mains :

« Chreïnchilde, dit-il, je suis Sigefrid pour vous ce soir ; nous sommes les fiancés de Worms, la cité antique ; donnez-moi un souvenir de cette soirée, un gage de servage, un talisman de vie. Ce ne sont pas les fleurs qui tremblent dans vos mains, ni le voile que vos cheveux parfument, ni le mouchoir baigné par vos lèvres qu'il me faut, c'est un cadeau plus précieux et, qui sait ? peut-être plus utile, le poignard suspendu à votre ceinture de pierreries. »

Madame Courcy laissa éclapper un cri sourd.

« Merci de cette angoisse, dit le prince avec une douceur infinie dans la voie, je me rappellerai que, quittant l'éblouissement d'une fête pendant laquelle chacun vous admirait, vous avez souffert du contre-coup de ma souffrance. Si peu que ce soit, n'est-ce pas encore plus que je ne vaudrais. Ne me refusez pas, Chreïnchilde ; la femme en vous aurait ce droit, l'héroïne des Niebelungen ne saurait garder ce triste courage. Donner le bonheur, c'est faire un présent de courte durée ; offrir le repos, c'est le don souverain. »

Augustine laissait ses deux mains dans les mains du prince. La voix lui manquait, elle étouffait. Serge saisit le poignard, y posa ses lèvres et le cacha dans sa poitrine.

« Mon Dieu ! balbutia madame Courcy, n'attendez-vous donc plus rien de la vie ?

— Je suis las de ses promesses.

— Toutes ne mentent pas, prince.

— Si vous m'en faisiez une, peut-être aurais-je la faiblesse d'y croire.

— Une promesse, moi !

— Elle vous engagerait si peu et me rattacherait si fortement à l'existence.

— Mais laquelle ? je suis marié, j'ai des devoirs. Dans huit jours je serai partie. »

— Vous ! Si, vous reviez ? Je le pressens, je le redoute ; car en dépit des conflits de mes sentiments, la pensée que vous souffrirez me déchire l'âme. Jurez-moi seulement que le jour où vous vous sentirez froissée sans retour, malade sans remède, vous viendrez chercher, pour vous appuyer, la main qui reste dans les vôtres. A cette heure seulement, je me sentirai reconcilié avec moi-même et avec le ciel. Promettez-vous ?

— Je le jure !

— Merci et adieu ! Chreïnchilde, je suis maintenant doué de vie comme les immortels du *Walhalla* ! »

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au RÉV. JOSEPH T. INMAN, *Shiloh D. Co. - York*.

FAITS DIVERS

— Une fille de M. Théodore Champagne a été tuée sur la voie du chemin de fer M. O. et O. dans le canton de Grenville, par un train express. Le jury du coroner a censuré les conducteurs du train de n'avoir pas regardé devant eux avec plus de soin et donné l'alarme.

— Le nombre des victimes faites par l'explosion des mines de Florida et de Wool Pitt, en Angleterre, est de 232.

Des hommes sont occupés à explorer les mines et travaillent nuit et jour pour rechercher ceux qui pourraient encore être en vie.

Il y a eu des éboulements de charbon dans les galeries, qui retardent les travaux de sauvetage.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants entourent les puits, attendant avec anxiété l'arrivée des paniers renfermant les victimes. On ne saurait peindre la terreur imprimée sur les visages de ceux qui ignorent le sort de leurs parents, de leurs amis enterrés à quelques centaines de pieds sous terre.

L'ÉMEUTE DE QUÉBEC.—L'enquête sur le corps de Beaudouin, qui a été tué pendant les derniers troubles, est terminée. Le verdict suivant a été rendu :

« Que la mort a été causée par une blessure à la tête, produite par la balle d'une carabine déchargée par un soldat de la batterie "B," qui à ce moment accomplissait légalement son devoir en combattant une émeute qui eut lieu dans l'après-midi du 12 courant, sur les rues Saint-Paul et Dambourges, et à laquelle émeute le défunt était présent et prit part. »

— Dans les sociétés secrètes, dès qu'il s'agit de tirer au sort celui des conjurés qui attentera à la vie du souverain, les chefs emploient invariablement un truc bien simple.

Ils choisissent l'individu le plus fanatique et par conséquent le plus bête de la société, et comme ils ont eu soin de glisser son nom dans la coiffe du chapeau mou où se fait le tirage, c'est forcément celui-là que le sort désigne pour armer son bras récidive.

— CUIT AU SOLEIL.—Tous les jours, M. Mouchot, professeur au lycée de Tours, se livre, dans le jardin situé à côté de l'exposition du ministère de l'Instruction publique, à des expériences fort intéressantes.

Muni d'un réflecteur plaqué d'argent, du fond duquel s'élève une broche, il fait rôtir au soleil une demi-livre de viande de bœuf, rien qu'en la recouvrant d'un manchon en verre de verre.

Hier samedi, en trois-quarts d'heure, il a fait chauffer l'eau nécessaire à la confection de six tasses de café ; il ne demande pas plus de temps pour distiller une bouteille de vin.

En Algérie, il a fait rôtir par le même moyen, en vingt minutes, deux cailloux devant le général Wolf et l'amiral Dupin.

C'est une restauration—sans calembour—des miroirs incendiés de l'antiquité. Je ne vois pas bien l'application des grands procédés de M. Mouchot, mais je sais que le public prend un plaisir extrême à ses expériences.

Par exemple, c'est M. Mouchot qui n'est pas content quand il pleut.

LE LION ET L'ARABE.—Un jour, un Arabe, en se réveillant, aperçoit quelque chose de monstrueux qui le regarde. C'est un lion qui est là, assis à quelques pas, comme guettant son réveil. L'homme se presse, le lion se lève ; il marche, le lion le suit ; il s'arrête, le lion s'arrête ; il repart, le lion se remet en route. . . .

Déjà il sent le souffle de la bête, quand voilà les pas qui s'éloignent. . . . C'est le lion, qui, apercevant sa grotte, rentre paisiblement chez lui.

Pourquoi a-t-il fait cela ? Pourquoi ce "grand distrait," pourquoi ce superbe indifférent a-t-il guetté le réveil de l'Arabe ? Pourquoi l'a-t-il suivi, puisqu'il ne voulait pas le manger ? . . . On ne sait pas.

Une autre fois, un bœuf, un de ces petits bœufs d'Algérie, si courts, si trapus, mais à la chair si savoureuse, était là paisamment tranquillement à quelque distance du troupeau. Blottie dans les broussailles, une panthère guettait le bœuf, tandis que plus loin, caché derrière un arbre, un Kabyle guettait la panthère.

En trois bonds, la panthère est sur sa proie, l'égorge et commence à boire son sang. Au même instant, un fusil s'abaisse. Elle se dresse et va s'élançant sur l'homme, quand tout à coup un bruit extraordinaire se fait entendre. . . .

Ce sont les troupeaux qui paissaient là-bas, sur le flanc du coteau, qui s'enfuient affolés, criant au vent. . . . Fuite folle, vertigineuse, qui fait dire à l'indigène : " Il y a du lion, il y a du lion dans l'air ! "

Aussitôt un grondement formidable s'élève, va croissant, remplit ces solitudes, puis décroît peu à peu, et s'éteint en roulements sourds, comme la foudre à la fin de l'orage.

L'homme et la panthère restent là tous les deux, regardant et écoutant.

Puis, voilà un rugissement plus prochain, et une tête monstrueuse qui se détache sur le ciel. L'homme et la panthère se précipitent sur le seul arbre qui se trouve dans le ravin ; l'homme gravissant de branche en branche, tandis que d'un bond, la panthère s'élance en face de lui.

Le lion descend lentement de la roche, jette un coup d'œil dédaigneux sur les deux ennemis qu'il met en fuite, puis va flairer le bœuf, et voyant qu'il est mort, le jette négligemment sur son dos, comme fort ennuyé d'avoir à le

porter jusqu'à sa caverne. Car, d'habitude, ce grand insouciant, qui n'aime pas à se donner de peine, saisit le bœuf par l'oreille et le fait avancer en le fouettant de sa longue et redoutable queue, jusqu'à l'endroit où il doit lui dévorer les entrailles.

Quant à la panthère, l'Arabe n'a jamais pu dire ce qu'elle était devenue. Il ne s'est pas plus occupé d'elle qu'elle ne s'est occupée de lui dans l'épouvante qu'ils éprouvaient tous les deux.

Et le plus extraordinaire, c'est, à travers ses dédains, de voir tout ce que le lion engloutit. Dans la seule province de Constantine, l'impôt prélevé par les Turcs jadis, par les Français aujourd'hui, n'est rien à côté de ce que coûte à un Arabe la nourriture du lion. Gérard estime à deux cent mille francs l'entretien du saïd.

LIONS SUR LA SCÈNE.—Plusieurs des lecteurs de *L'Opinion Publique* connaissent l'étrange comédie appelée *Le Tour du monde*. A Paris, on joue cette pièce en ce moment avec un éléphant et des lions. Les lions paraissent dans le tableau de la forêt de Smaracan.

Une énorme cage prend presque toute la scène de la Porte-Saint-Martin. Ses barreaux sont dissimulés tant bien que mal par les branches des arbres, le feuillage et les lianes.

Dumaine, Lacrosonnière, Alexandre, Mmes Patry et Marie Laure se trouvent en scène, escortés par le nègre Macamo.

Un rugissement formidable se fait entendre. Les voyageurs s'enfuient épouvantés. Seul, Macamo reste et attend. A ce moment, dans les coulisses, on approche une petite cage de la grande et, par un double jeu de portes, on donne aux fauves un semblant de liberté.

Ils entrent en gambadant, comme des écoliers à l'heure de la récréation, mais aussitôt, le regard et aussi la cravache du dompteur gâtent tout leur plaisir et les rappellent à leur triste position.

L'effet produit par le roi du désert et sa famille, présentés dans une cage vingt fois plus grande, que toutes celles qu'on avait vues jusqu'à ce jour, a été assez grand.

Les amateurs d'émotions fortes ont regretté seulement que Dumaine et Lacrosonnière aient "lâché" ce bon Macamo au moment du danger. L'idée de voir Dumaine terrasser un vrai lion a mis l'eau à la bouche de bien des gens.

Ce qui a été difficile à régler, par exemple, c'est le rugissement qui doit donner l'éveil aux héros de la pièce.

Le lion joue, au besoin, à saute-mouton ; il fait le beau comme un simple caniche, il va même—quand on le lui demande—jusqu'à traverser des ronds en papier, comme une écuyère de cirque. Mais on n'est point parvenu à lui inculquer les principes les plus élémentaires de l'art dramatique.

On a eu beau prendre le fauve le plus intelligent de la société Macamo, on n'a jamais pu lui faire comprendre ce que c'est que la réplique, et le rugissement demandé partait, tantôt trop tôt, tantôt trop tard, parfois même ne partait pas du tout.

Alors, on a eu recours aux moyens extrêmes : Quand le lion doit pousser son cri, on lui enfonce je ne sais quoi dans les flancs, et la douleur aidant, il joue son rôle avec un naturel que les plus grands artistes eux-mêmes n'ont pas toujours rencontré.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION.—Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi une remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERMAN, 129 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis un mois à peine, et des milliers d'acheteurs l'engorgent déjà tous les

jours. C'est vraiment plus que nous osons espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces prônant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéniable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds *gratis*, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSENAULT, Gérant.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DU LOT : Une mère qui enfonce des aiguilles dans le corps de son enfant, puis qui l'empoisonne avec du vitriol.

Aujourd'hui, devant le jury du Lot, vient de comparaître une nouvelle "femme aux aiguilles." Il y a quelques jours, notre correspondant particulier nous télégraphiait sommairement, de Cahors, l'arrêt que la Cour d'assises venait de rendre dans ce procès ; mais les faits sont tellement olieux, qu'il est important de les faire connaître dans leurs détails.

L'accusée est une servante de l'arrondissement de Figeac. Elle se nomme Rosalie Roques. Elle a vingt ans. Son histoire est celle de toutes les autres, et tient tout entière en deux mots : Séduction, abandon.

Mais nous ne nous trouvons plus ici en face d'une de ces malheureuses qui ont été comme inconscientes de leur crime, et auxquelles la justice pardonne, ou qu'elle frappe avec sa plus grande pitié.

Comme la femme Bouyon, cette autre faiseuse d'anges, Rosalie Roques a fait subir au pauvre petit, dont elle était devenue mère, un long et abominable martyre. Comme cette misérable, elle a essayé de le tuer en lui enfonçant des aiguilles dans le corps ; mais cette malheureuse victime a résisté, alors la mère lui a fait avaler du vitriol, et la mort, si lente à venir, l'a délivrée enfin de son enfant.

Le 28 février dernier, Rosalie Roques apportait l'enfant, une petite fille, au médecin de son village. Sur le seuil de la maison du docteur, elle rencontra une amie, qui fut frappée de l'expression de souffrance empreinte sur les traits du pauvre petit malade. La figure était blême, ravagée, extraordinairement maigre ; le corps n'était plus qu'un squelette. Cette femme enleva l'enfant des bras de sa mère et le porta au médecin :

" Voyez, lui dit-elle, il est mourant ! "

Le docteur examina longuement la petite fille :

" Malheureuse ! s'écria-t-il enfin, vous avez fait boire du vitriol à cette enfant ! "

La fille Roques resta un moment comme hébétée sous le poids de cette accusation terrible, puis elle se remit un peu et balbutia : " Du vitriol ? Ce sont peut-être des petits voisins qui auront pénétré dans ma chambre pendant mon absence " et qui se seront amusés à en faire boire à ma petite fille ! "

Le lendemain, l'enfant mourait.

Déjà, le parquet de Figeac s'était transporté sur les lieux. Une autopsie immédiate fut ordonnée. Elle amena des découvertes horribles : trois grosses aiguilles à tricoter avaient été enfoncées dans les entrailles de la malheureuse petite fille, et l'intérieur du corps était brûlé, comme consumé par l'action du vitriol que la mère lui avait faite boire, pour hâter la mort.

Devant la Cour d'assises du Lot, Rosalie Roques a avoué en pleurant son crime. Le jury lui a accordé le bénéfice des circonstances atténuantes ; la Cour a prononcé contre elle une condamnation à vingt ans de travaux forcés.

REVUE DE LA SEMAINE

NOUVELLES D'EUROPE

Les deux questions qui préoccupent toujours le plus l'esprit public, sont celles du Congrès et du mouvement socialiste.

Au Congrès, la situation paraît assez critique, mais on ne sait réellement à quoi s'en tenir à l'heure qu'il est. La Russie paraît bien décidée à ne pas faire des concessions qui lui feraient perdre le fruit de ses sacrifices.

Aux dernières nouvelles, la discussion avait lieu au sujet de la Bulgarie, que la Russie ne veut pas lâcher.

L'Angleterre et l'Autriche marchent ensemble, la France, l'Italie et l'Allemagne prennent généralement une attitude médiatrice.

Le gouvernement prussien continue à sévir contre les socialistes ; ces mesures de rigueur produisent beaucoup d'irritation.

Le fils de l'empereur a reçu des lettres le menaçant de mort.

Une rumeur que les monarchistes allaient essayer de faire un coup-d'état avant les élections prochaines a produit une certaine sensation.

Les républicains sont un peu inquiets.

LA MOUCHE A PATATES

On nous communique l'article qui suit, écrit officiellement pour publication dans le plus prochain numéro du *Journal d'Agriculture*. Ce sujet est tellement pressant que nous sommes heureux d'appeler l'attention immédiate de tous ceux qui s'occupent de culture sur cet article. Nous espérons que chacun se fera un devoir de faire connaître et de faire appliquer énergiquement le remède, et cela sans retard :

La chrysome des pommes de terre, mieux connue sous le nom de mouche à patates, inonde déjà de tout côté notre province : elle descend par millions sur le fleuve Saint-Laurent ; les grèves sont couvertes d'insectes parfaits qui se dirigent de tous côtés vers les champs de patates qu'ils attaquent aussitôt que les feuilles sortent de terre. De même, par toutes les voies, l'insecte se transporte dans toutes les directions, et notre récolte de patates sera nulle si nous ne prenons pas des moyens énergiques mais efficaces pour les combattre.

Heureusement pour nous, après vingt ans d'expérience dans l'Ouest, on est arrivé sinon à les détruire complètement, du moins à diminuer leurs ravages au point d'obtenir des récoltes ordinaires. Ce moyen, nous le conseillons à tous : c'est de mettre une grande cuillerée de vert de Paris dans un seau d'eau, de brasser, et, avec un petit balai, très-petit, d'arroser légèrement les feuilles, après avoir secoué le balai au-dessus du seau, afin d'en perdre le moins possible. Il faudra répéter l'arrosage autant de fois que l'on verra des œufs ou des larves sur les feuilles—soit, au plus, une fois par semaine—jusqu'à ce que la victoire soit complète.

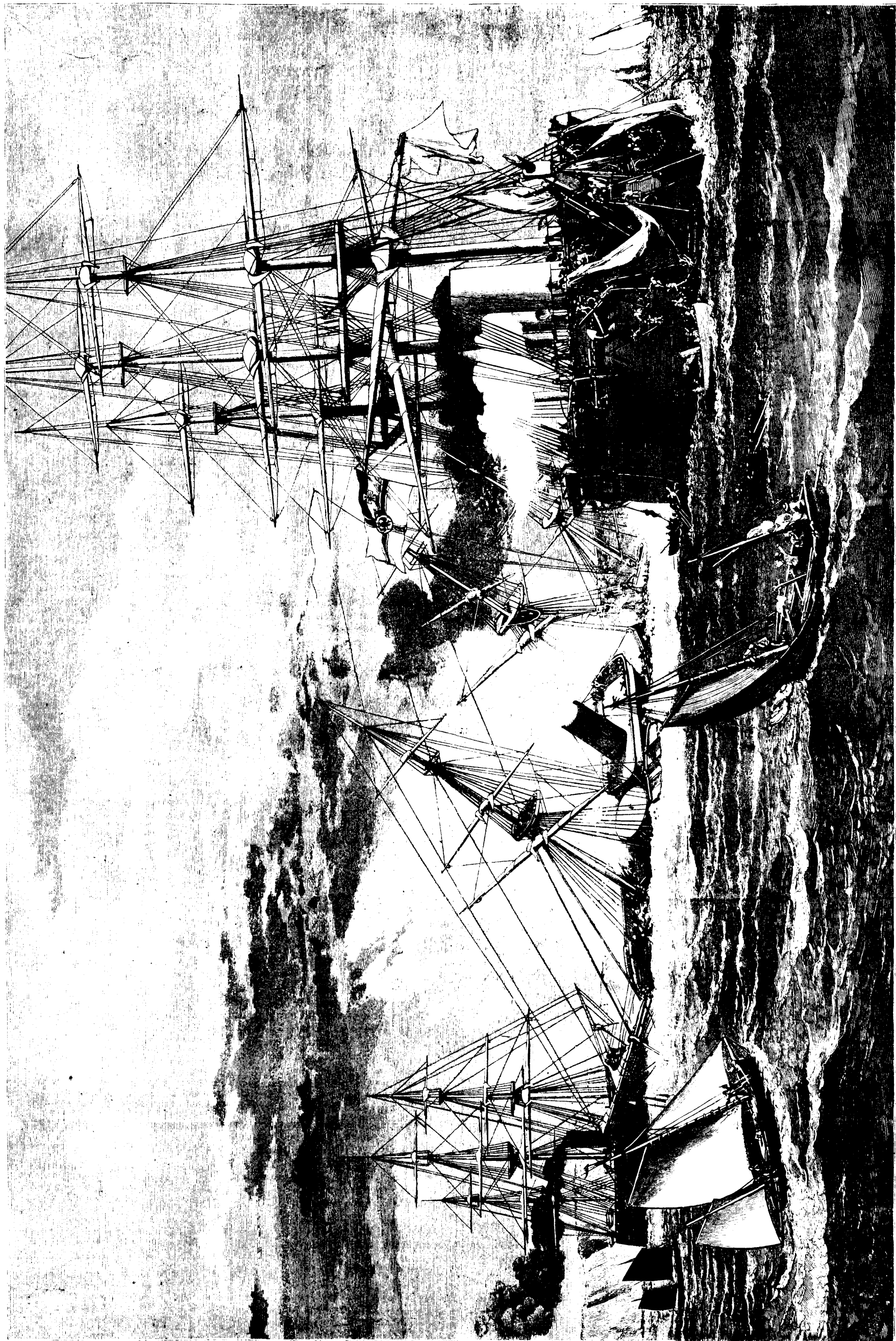
Cultivateurs, rappelez-vous que c'est un devoir pour vous de faire tous vos efforts pour détruire ce nouvel ennemi, si puissant, qu'il menace d'une destruction complète et immédiate une de nos récoltes les plus importantes : le pain du pauvre, comme est appelée avec raison la pomme de terre.

Le bon vert de Paris se vend communément de 33 à 40 cents la livre. Une livre devrait suffire pour sauver de la destruction un arpent de patates. C'est donc un moyen qui est à la portée de tous les cultivateurs, et que chacun doit se faire un devoir immédiat d'employer sans relâche, pour la conservation de sa récolte de patates.

Il ne faut pas oublier que le vert de Paris est un poison violent. Il faudra donc ne point laisser traîner ce poison, mais le garder constamment dans un lieu sûr, où ni les enfants ni les animaux n'auront accès. Quant aux vaisseaux et balais dont on se servira, il vaudrait mieux en destiner un de chaque espèce à cet usage exclusif, que l'on aura soin de vider, de laver et de mettre en sûreté chaque fois que l'on s'en sera servi.

Nous espérons que tous nos lecteurs, sans exception, vont se mettre à l'œuvre, qu'ils emploieront le vert de Paris avec les précautions nécessaires aussi souvent qu'il le faudra, et qu'ils feront tous leurs efforts pour propager ce remède facile chez chacun de leurs voisins, afin que les efforts pour la destruction de ce terrible insecte deviennent généraux par toute la province.

De Maistre disait un jour qu'il prêcherait volontiers les rois et les peuples, en face les uns des autres. Me tournant du côté des rois, je leur dirais : " Sires, les abus amènent les révolutions, " puis, m'adressant aux peuples : " Messieurs, les abus valent encore mieux que les révolutions. "



COLLISION ENTRE DEUX CUIRASSES ALLEMANDS DANS LA MANCHE: PERTE DU GROSSER KURFURST

NOS GRAVURES

Collision

C'est le 31 mai que cette collision a eu lieu entre deux navires cuirassés prussiens en route pour Gibraltar.

Bataille d'écoliers

Qui de nous n'a pas vu cela dans son jeune âge? Pour ma part, j'en sais plusieurs qui l'ont expérimenté.

Deux bambins, M. Nicaise et M. Charlot, se prennent de querelle. Il n'est pas nécessaire d'être peuple, ni même citoyen, pour en arriver là.

On s'en va "sur le terrain." C'est un coin reculé, où l'on s'imagine à l'abri de toute surprise. La lutte s'engage. Coups de pied et coups de poing; cheveux arrachés, veste déchirée, visage égratigné, ensanglanté, défiguré peut-être.

Mais voici que la scène va changer. Tout cela ne s'est pas fait sans bruit; M. le maître, qui faisait sa sieste, entend je ne sais quoi d'inaccoutumé.

Pendant ce temps, M. Charlot fait le poseur. Le binocle à l'œil, les mains derrière le dos, il contemple la cuirasse fêlée de M. Nicaise.

Enfants et fleurs

Enfants et fleurs vont de compagnie. La fleur semble, par une attraction mystérieuse, se pencher vers l'enfant; l'enfant court à la fleur.

Dans notre belle gravure, il y a quelque chose de plus. Ces deux enfants ont le front voilé d'une mystérieuse mélancolie.

Respectons leur secret! Heureux ou malheureux, allez aux fleurs, enfants, et sachez les comprendre.

Léon XIII

Nous empruntons à la France illustrée du 25 mai dernier, le beau portrait authentique de S.S. Léon XIII que nous publions cette semaine.

PARLEMENT LOCAL

M. Bachand, le nouveau trésorier de la province de Québec, a fait son exposé financier mardi, le 18 courant.

qua les projets de réforme et de retranchement au moyen desquels il espérait faire face à la situation sans avoir recours à la taxe directe.

Table with 2 columns: Item and Amount. Includes Conseil législatif, Assemblée législative, Administration de la justice, etc.

Le salaire du secrétaire de l'Orateur est réduit de \$1,000 à \$600.

Les clercs extra de la Chambre seront au nombre de 5, payés \$2.50 par jour, au lieu de 29 payés \$4 par jour.

M. Bachand aborde la question des chemins de fer.

D'après le contrat, le chemin de fer du Nord, de Québec à Montréal, devait coûter...

La balance qui revient à M. McGreevey est de 928,637

D'après les Commissaires, il faudra de plus 202,657

Montant pour terminer le chemin ouest, d'après le contrat, devait coûter 3,601,649.96

Le contracteur a reçu 3,928,194.57

Soit un surplus de \$326,544.62

Pour compléter le chemin jusqu'à Aylmer, il faudra \$2,950,876. Il faudra aussi \$1,716,000 pour payer la balance des subsides aux chemins du Sud.

Pour sortir d'embaras, il faudra ou emprunter ou appliquer à la construction des chemins les sommes que nous promettons l'arbitrage, les intérêts sur les fonds détenu par le gouvernement fédéral.

Nous pouvons toucher à volonté un montant de \$1,100,325.

L'intention de M. Bachand n'est pas d'emprunter en Angleterre lorsque nous avons des bons à négocier. Il cherchera à négocier les débentures des municipalités qui ont souscrit pour la construction de nos voies ferrées.

Nous pouvons aussi espérer prochainement un revenu de nos chemins de fer, soit en les louant, soit en les laissant sous le contrôle du gouvernement.

Mercredi, MM. Joly, Church et Mathieu prirent la parole sur le budget.

M. Loranger dit que, lorsque la province aura traversé la crise actuelle, et lorsqu'elle aura récolté le fruit des sacrifices énormes qu'elle s'est imposés, elle se trouvera dans une position beaucoup plus avantageuse.

Vendredi, la discussion ayant continué, M. Chapleau proposa l'amendement suivant:

Que cette Chambre, affirmant de nouveau son désir de pratiquer l'économie la plus stricte dans tous les départements du service public, regrette que, contrairement aux principes d'économie, Son Honneur a été conseillé de dissoudre le Parlement contre la volonté de ce dernier.

Un malade, qui a la cervelle toute remplie d'ordonnances et de prescriptions hygiéniques, voit entrer chez lui son médecin, au moment où il se met à table pour essayer de déjeuner.

L'ASSASSIN DE L'EMPEREUR GUILLAUME

La Gazette de Cologne donne un curieux récit de la scène qui eut lieu dans la famille de Nobiling lorsqu'on y apprit la nouvelle de l'attentat.

La mère et le beau-père de Nobiling, demeurant dans la Hindersinstrasse à Berlin, étaient tranquillement, le dimanche après midi, à prendre leur café, lorsqu'une voiture de la cour passa rapidement et s'arrêta devant une maison voisine.

Une demi-heure plus tard, une voiture de place s'arrêta devant la maison; une dame habillée de noir, le visage couvert d'une paleur mortelle, en descendit.

Le major était comme pétrifié; sa femme s'évanouit. Au même moment, une nouvelle voiture s'arrêta devant la porte; deux messieurs en descendant: c'étaient des employés de la police.

On donne à Nobiling du bouillon et du lait. Lorsqu'il tousse, une partie de sa cervelle sort par l'ouverture qu'il s'est faite au crâne.

Le major était comme pétrifié; sa femme s'évanouit. Au même moment, une nouvelle voiture s'arrêta devant la porte; deux messieurs en descendant: c'étaient des employés de la police.

Le major était comme pétrifié; sa femme s'évanouit. Au même moment, une nouvelle voiture s'arrêta devant la porte; deux messieurs en descendant: c'étaient des employés de la police.

On donne à Nobiling du bouillon et du lait. Lorsqu'il tousse, une partie de sa cervelle sort par l'ouverture qu'il s'est faite au crâne.

Nobiling n'ouvre les yeux que par moments et montre une apathie complète.

VARIÉTÉS

Un jeune homme de cinq ans revient des Tuileries, où le groupe de Laocoon a attiré ses regards:

—Petite mère, est-ce que nous irons encore aux Tuileries, demain?

—Pourquoi cela, mon chéri?

—C'est parce que j'ai vu un monsieur et un serpent qui se battaient, et je voudrais bien savoir si c'est le monsieur qui a mangé le serpent, ou le serpent qui a mangé le monsieur.

Une anecdote qui date de l'époque où le maréchal de Castellane commandait à Lyon.

Un jour qu'il passait une revue sur la place Bellecour, il arrêta son cheval devant un soldat, place son monocle dans l'œil, et, d'une voix brève:

—De quel département es-tu?

—Le soldat, ahuri, éperdu, se trouble, et, d'une voix étranglée, balbutie ces mots:

—Maréchal, je suis innocent!

Un père parle très-sérieusement avec sa fille, qui vient de refuser plusieurs partis.

—Eh bien, celui-ci, demande-t-il anxieusement, te plaît-il, enfin? Vous avez eu le temps de vous voir, de vous connaître....

—La jeune fille fait une moue capricieuse:

—Eh bien, non!... celui-là porte aussi de la flanelle!

Un millionnaire parvenu a conservé son ancien valet de chambre, qu'il a élevé, dans son hôtel, à la dignité de suisse.

—Mon garçon, fait le bohème, vous êtes insolent trop tôt, votre maître ne l'est pas encore!

Deux troupiers causent ensemble.

—Le tambour-major de notre régiment est exceptionnel dans son espèce. Il est plus grand que celui qu'on voyait autrefois dans les turcos de la garde.

—Oh! mais vous n'avez pas vu le nôtre!... Sa taille est tellement élevée, que dès qu'il regarde par terre, il a le vertige!

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier: 547, rue Craig.

DÉCES

A South Adams, Mass., le 10 juin courant, après une cruelle maladie de près de deux ans, soufferte avec une entière résignation à la volonté de Dieu, Sieur Alexandre Gagnon, à l'âge de 27 ans 7 mois et 24 jours.

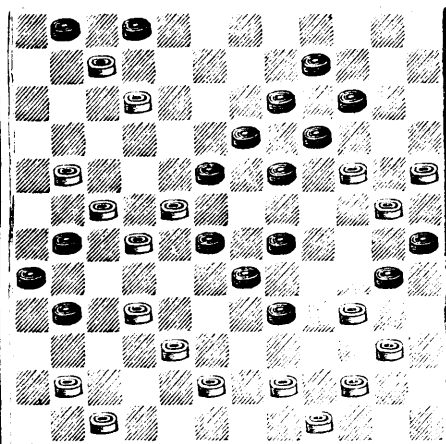
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 129

Composé par M. F. BLACK, Montréal.

NOIRS.



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 127

Table with 2 columns: Blancs and Noirs. Shows counts for pieces on board and captures.

Solutions justes du Problème No. 127

Québec:—N. Langlois, J. Lemieux. Montréal:—P. A. Sicard.

La solution du problème 126 de M. Sicard n'est pas juste.

A partir d'aujourd'hui, les jeux de Dames et d'Échecs ne seront publiés que tous les quinze jours jusqu'à l'automne prochain, faute d'espace.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 21 juin 1878.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various flour types.

GRAINS

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various grains like Blé, Pois, Orge, etc.

LÉGUMES

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various vegetables like Pommes, Patates, etc.

LAITERIE

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various dairy products like Beurre, Fromage.

VOLAILES

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various birds like Dindes, Oies, Canards.

GIBIERS

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various game animals like Canards, Pigeons, Perdrix.

VIANDES

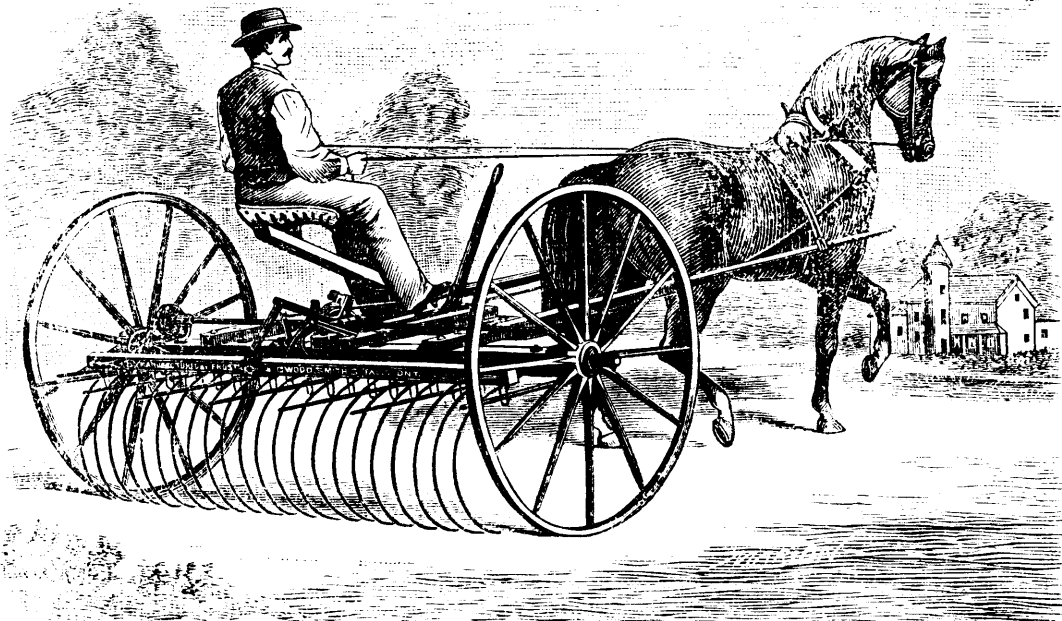
Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various meats like Bœuf, Lard, Mouton.

DIVERS

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various other goods like Sucre, Sirop, Miel.

Marché aux Bestiaux

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. for various livestock like Bœuf, Vaches, Veaux, etc.



Râteau à Cheval de FROST & WOOD.

CE RATEAU peut être opéré par n'importe quel enfant de 10 ans. L'arrangement du déversoir est la perfection même. Le poids du pied du conducteur suffit seul pour le renverser, et, en cas d'accident, le levier est toujours sous la main de l'opérateur. Nous garantissons ce RATEAU comme fait avec le meilleur bois possible, et nous nous engageons à donner satisfaction dans tous les cas. Demandez l'Agent de FROST & WOOD pour votre localité, et il vous fera voir des échantillons; ou bien, pour tous les détails, adressez-vous à

LARMONTH & FILS,
33, RUE DU COLLÈGE,
MONTREAL.

Maison Lorge & Cie.,

(Etablie en 1848.)
No. 21, RUE SAINT-LAURENT,
MONTREAL.

Cet établissement est un des plus anciens, des plus connus et des plus achalandés de Montréal, et les Chapeaux sortant de la Maison LORGE & CIE sont de qualité supérieure. Aussi nous engageons fortement tous nos lecteurs à visiter cet établissement, et nous sommes convaincus qu'ils en reviendront pleinement satisfaits.
9-24-13-2-2.

LA POUDRE ALLEMANDE
SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS
ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.
9-19-52-189

La Cie Américaine des Orgues de Smith,
Boston, Mass.

Cette Compagnie, établie depuis plus de vingt-six ans, et qui a déjà fabriqué plus de QUATRE-VINGT MILLE INSTRUMENTS, attire l'attention du peuple des Provinces Britanniques sur ses

Styles nouveaux et élégants pour 1878.

Les Orgues de cette Compagnie se distinguent de tous les autres par leur ton pur, résonnant et qui imite la voix humaine. Leur excellence est le résultat d'expériences prolongées et soignées; le mécanisme est parfait et sans défaut; on n'y emploie que les meilleurs matériaux, et nul instrument n'est livré qu'après avoir été scrupuleusement essayé.

Cette excellence se fait remarquer dans les Orgues du plus bas prix comme les plus coûteux.

La Compagnie emploie un dessinateur architecte de talent et de mérite reconnus: les boîtes sont toutes des modèles de beauté et de symétrie, et conviennent pour servir dans les résidences privées aussi bien que dans les églises.

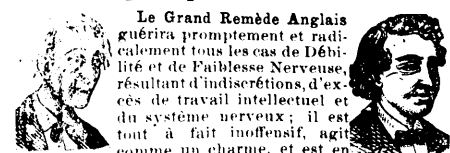
Ceux qui résident à peu de distance de Montréal peuvent s'adresser aux agents de la Compagnie.

MM. LAURENT, LAFORCE & Cie.

Correspondance sollicitée. Des catalogues, etc., sont expédiés franco sur demande.

LA CIE. AMERICAINE DES ORGUES DE SMITH,
Fremont Street (vis-à-vis Waltham Street), Boston
Mass., E.-U.
9-22-26-192.

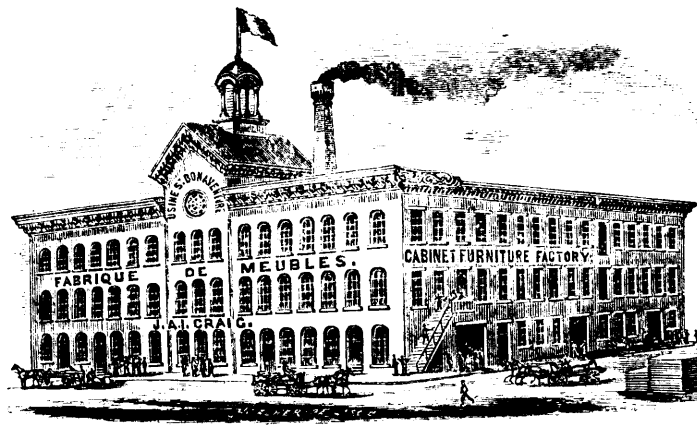
Remède Spécifique du Dr. Wm. GRAY



Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à:

WM. GRAY & CIE., WINDSOR, ONTARIO, CANADA.
Vendu à Montréal et en Canada par tous les Pharmaciens.
8-33-52-139

MANUFACTURE
473, RUE ST. BONAVENTURE.



MACASIN DE DETAIL
463, RUE NOTRE-DAME.

MANUFACTURE DE MEUBLES
DE
CRAIG & CIE.

L'un des meilleurs et des plus grands établissements Canadiens-français du pays.

VENTE PUBLIQUE
De lots à Phosphate de Chaux.

Conformément à la clause 12 de l'acte 41 Viet, chap. IV, avis public est par le présent donné qu'environ onze mille acres (11,000) de terrains situés dans la région du Phosphate de Chaux, telle que définie par la Commission Géologique de la Puissance du Canada, et compris dans le Canton et le Gore de Templeton, dans Bowman, la partie Ouest de Portland, comté d'Ottawa, Province de Québec, seront offerts en vente, par enchère publique, au Palais-de-Justice, de la ville de Montréal, samedi, le 6ème jour de juillet prochain.

Pour de plus amples informations concernant la désignation et la position de ces lots, s'adresser à R. Farley, écrivain, agent des Terres, Hull, et à C. E. Bell, agent des Terres et des Bois, ou au bureau des Terres de la Couronne, à Québec.

F. LANGELIER,
Comm. des Terres de la Couronne.
Départ. des Terres de la Couronne.
Québec, 31 mai 1878.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché..... \$1.00 même par la poste..... \$1.20
S'adresser à
LA CIE. BURLAND-DESBARATS,
5 et 7, Rue Bleury, Montréal

"L'INTENDANT BIGOT,"
PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.
S'adresser à
LA CIE. BURLAND-DESBARATS,
5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

NOUVEAU PROCÉDÉ.
PHOTO-ELECTROTYPE.

La Cie. Burland-Desbarats,
Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME
Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !!
LES PRIX SONT A LA PORTEE DE TOUS.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.
Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches): Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché, 30c.—\$3.00 la douzaine.
S'adresser à
LA CIE. BURLAND-DESBARATS,
5 et 7, Rue Bleury, Montréal.



Banque d'Epargnes des Bureaux de Poste, Canada

300 BANQUES D'EPARGNES DES BUREAUX DE POSTE, dans les provinces d'Ontario et de Québec, sont ouvertes tous les jours pour la réception et le remboursement des dépôts, aux heures ordinaires des affaires des bureaux de Poste.

La garantie directe du Gouvernement de la Puissance est accordée par statut à tous les dépôts faits.

Un déposant dans une banque d'épargnes de Bureau de Poste quelconque, peut continuer à faire ses dépôts dans toute autre banque d'épargnes de Bureau de Poste, sans donner avis, ou changer son livret de banque, et peut retirer son argent à la banque d'épargnes de Bureau de Poste qui lui conviendra le mieux.

Un intérêt de 4 pour cent par année est alloué sur les dépôts, et cet intérêt est ajouté au principal le 30 juin de chaque année.

Il est défendu aux maîtres de poste de révéler les noms d'aucun déposant, ou le montant d'aucune somme déposée ou retirée.

Un état complet des règlements des banques d'épargnes de Bureaux de Poste est visible dans tous les Bureaux de Poste du Canada.

W. H. GRIFFIN,
Député-Maitre-Général des Postes.

Département des Postes, }
Ottawa, mai 1878. } 9-21-6-191.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école se tient dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes sont comme suit:

L'école est ouverte tous les jours pendant l'année, excepté depuis le premier juillet jusqu'au 31 août, d'août, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Les samedis, elle se ferme à midi.

Le programme des études est comme suit:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de *rite voix* que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (méthodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS

Partie théorique.

Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et le progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,
F.-G. MARCHAND,
Secrétaire de la Province de Québec.
9-4-52-168

Jos. ROUSSEAU,
PEINTRE DE MAISONS ET D'ENSEIGNES,
No. 333, Rue Saint-Laurent,
3 m. MONTREAL.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE L'ITNOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS